

# choisir



revue culturelle  
n° 640 - avril 2013

## L'évêque du peuple

**Eglises**

Impôts : une nouvelle alternative

**Cinéma**

Des hommes et des saints



## *Seigneur*

*Délivre ton Eglise de toute parure mondaine !  
Qu'elle ne se présente pas comme une société de plus,  
avec ses chefs, ses actionnaires, ses privilèges,  
ses fonctionnaires et sa bureaucratie !*

*Que ton Eglise ne soit jamais l'Eglise du silence  
puisque'elle est dépositaire de ta Parole.  
Qu'elle prêche librement,  
sans réticences ni lâchetés.  
Qu'elle ne se taise jamais  
ni devant les gants blancs ni devant les armes !*

**Luis Espinal s.j.**

*(prêtre de la théologie de la Libération,  
assassiné en Bolivie en 1980)*



# choisir

n° 640 - avril 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joyé  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofo

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

## Illustrations

Couverture : Alessia GIULIANI/ CPP/CIRIC  
Place St-Pierre, arrivée du pape avant sa  
messe d'intronisation

p. 5 : jesuiten.org

p. 12 : Alessia GIULIANI/ CPP/CIRIC

p. 18 : Céline Fossati

p. 29 : Sergei Loznitsa

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Un homme libre <i>par Albert Longchamp</i>	
<b>Eclairage</b>	<b>4</b>
Jorge Bergoglio s.j., des allégations infondées <i>par Christian Rutishauser et Wolf Südbeck-Baur</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>9</b>
Pâques : le goût de terre <i>par Luc Ruedin</i>	
<b>Eglise</b>	<b>10</b>
Le pape. Un évêque comme les autres <i>par Thierry Schelling</i>	
<b>Eglises</b>	<b>13</b>
Pour retrouver Jésus <i>par Maurice Zundel</i>	
<b>Eglises</b>	<b>17</b>
Impôts. Vers une nouvelle alternative <i>par Philippe Gardaz</i>	
<b>Méditation</b>	<b>21</b>
Rousseau : l'usage de cette vie <i>par Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
<b>Philosophie</b>	<b>25</b>
La faute à Rousseau ? <i>par Jan Marejko</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>29</b>
Des hommes et des saints <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Théâtre</b>	<b>31</b>
Corps et esprits tourmentés <i>par Valérie Bory</i>	
<b>Lettres</b>	<b>33</b>
La vierge sage et le jeune voyou <i>par Gérard Joullié</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>37</b>
Newman <i>par Jean Honoré par Marie-Luce Dayer</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>38</b>
Les défis de la théologie <i>par Jacques Schouwey</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>39</b>
Bible, analyse narrative <i>par A. Deshusses-Raemy</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Habemus papam <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# Un homme libre

« Soyons gardiens de la création, du dessein de Dieu inscrit dans la nature, gardiens de l'autre, de l'environnement. (...) Rappelons-nous que la haine, l'envie, l'orgueil souillent la vie. » Le discours est jésuite, mais l'inspiration est franciscaine. Le pape François ne s'inspire pas de la ferveur du petit pauvre d'Assise par une sorte de mimétisme, mais sous le poids de sa responsabilité actuelle et de son expérience de prêtre et d'évêque en Argentine. L'Eglise romaine, malgré de très louables efforts, est « fatiguée », écrivait déjà, avant de mourir, le cardinal Carlo Maria Martini dans une interview posthume devenue célèbre : « Nous nous trouvons dans la situation du jeune homme riche qui s'éloigne tristement quand Jésus l'appelle à devenir son disciple. » L'Eglise romaine vit actuellement cette situation. Nos gens désertent les églises tristement. Ils ont faim et soif, mais certains prélats, certains discours leur sont totalement étrangers. « Je vois tellement de cendres cacher les braises que je suis souvent pris d'un sentiment d'impuissance. Comment peut-on libérer ces braises enfouies sous la cendre afin de raviver la flamme d'amour ? » L'option préférentielle du cardinal Jorge Mario Bergoglio rejoint l'intuition de son confrère milanais, lui aussi jésuite.

« Nous commençons un chemin. » C'est l'un des termes sur lesquels le pape François a insisté au cours de sa première homélie en tant que pape : « Cheminer, édifier, confesser. » Et, a-t-il insisté lors de la même occasion : « Sans la croix, nous ne sommes pas les disciples du Seigneur. Nous sommes des mondains. Nous sommes des évêques, des prêtres, des cardinaux, des papes... mais nous ne sommes pas des disciples du Seigneur. » Lourd verdict. La volonté d'en débattre est claire. L'avenir de l'Eglise repose sur sa détermination à communier avec l'esprit de l'Evangile et des conciles, dont Vatican II. Elle a du travail sur la planche. Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême, confiait récemment au journal *Le Pèlerin*<sup>1</sup> comment il avait rencontré le futur pape à un arrêt de bus à Rome en octobre 2011 : « Je suis monté avec lui. Il est allé se mettre à l'arrière du bus. Nous avons parlé de notre rôle de pasteurs au service de l'espérance du monde... C'était quelqu'un qui demeurerait timide et très réservé, mais on sentait en lui une grande profondeur. C'est un homme libre. »

*Nous avons tous été surpris, je crois, par l'élection du 13 mars. A commencer par les jésuites qui ont repoussé farouchement, depuis Ignace de Loyola, l'hypothèse de voir l'un des leurs monter sur le siège de Pierre. La raison en était simple : les ordres religieux, les prélats et autres fils de grandes familles avaient assez trahi l'esprit de l'Évangile, assez causé de tort à la communion chrétienne, au profit de la tyrannie de la richesse et du pouvoir mondain, pour qu'une nouvelle communauté ne vienne s'adjoindre à la meute. Pas de pape donc parmi les jésuites, mais le vœu d'obéir lorsque le Saint-Père les appelle à des missions spécifiques. Le choix du Conclave de 2013 est une première et un symbole pour le temps de la Nouvelle évangélisation mise sur pied par le Synode des évêques, en accord avec Benoît XVI, lors d'une assemblée tenue à Rome en octobre 2012. Avec un pape du style de François, nous ne sommes pas sous la tutelle de l'histoire : nous la construisons. Tous ensemble.*

*Autour des années 1970-1980, des tensions internes sont intervenues au sein de la Compagnie de Jésus entre le Père général Pedro Arrupe et le supérieur provincial d'Argentine Jorge Mario Bergoglio autour du dossier tragique des personnes « disparues » ou torturées sous la dictature du gouvernement de Videla. Pour que ces questions n'empoisonnent pas l'avenir, le Père Provincial s'est réconcilié avec des confrères blessés par ses choix ou ses décisions, notamment à propos de la théologie de la Libération, un courant qu'il n'a jamais suivi. La rencontre du 17 mars 2013, à la Maison Sainte-Marthe, entre le pape jésuite et le général actuel des jésuites, le Père Adolfo Nicolás, s'est voulue elle aussi définitivement constructive. Les deux hommes se sont donné l'accolade d'usage entre jésuites. Le pape a même insisté pour être littéralement à tu et à toi avec son confrère. « L'ambiance, écrit le Père Nicolás, a été marquée de paix, d'humour et de compréhension mutuelle, quant au passé, au présent et à l'avenir. »*

*De l'humour dans un entretien entre le pape et le général ? On croit rêver. Il faut vraiment la bénédiction du Poverello pour avoir permis autant de liberté et pour voir s'ouvrir un avenir digne de cette belle consigne de Maurice Zundel : « La sainteté, c'est d'être la joie des autres. La sainteté, c'est de rendre la vie plus belle. »*

**Albert Longchamp s.j.**

# Jorge Bergoglio s.j.

## Des allégations infondées

... une interview de **Christian Rutishauser s.j.**, Zurich  
 provincial des jésuites de Suisse  
 par **Wolf Südbeck-Baur**, Bâle  
 rédacteur de la revue « Aufbruch » et théologien

*A peine élu, le pape François a dû faire face à une salve d'attaques, les médias se demandant quel rôle avait tenu le Père Jorge Bergoglio s.j., alors provincial des jésuites d'Argentine, durant les années de la dictature (1976-1983). Était-il à l'origine de l'arrestation par les militaires en 1976 de deux Pères de la Compagnie de Jésus ? L'un d'entre eux, le Père Franz Jalics s.j., déclare, dans sa prise de position du 15 mars dernier : « Je ne peux pas me prononcer sur le rôle du Père Bergoglio dans ces événements. Après ma libération, j'ai quitté l'Argentine. Des années plus tard, nous avons eu l'occasion de rencontrer le Père Bergoglio, nommé entre-temps archevêque de Buenos Aires, pour discuter des événements. Nous avons célébré la messe en public et nous nous sommes embrassés solennellement. Je suis réconcilié avec les événements et les considère pour ma part clos. »*

*Dans une interview pour la revue alémanique Aufbruch (15 mars 2013), le provincial des jésuites de Suisse, le Père Christian Rutishauser, affirme pour sa part : « Il est effectivement certain que Jorge Bergoglio s'est engagé activement pour faire libérer Franz Jalics s.j. des geôles de la junte militaire. » Nous retranscrivons ci-dessous l'intégralité de cette interview. (C. Fossati)*

\*\*\*\*\*

**Wolf Südbeck-Baur :** *Christian Rutishauser, comment avez-vous réagi à l'élection de votre confrère Jorge Mario Bergoglio comme pape ?*

**Christian Rutishauser :** « J'en ai été surpris et heureux. Dans un second temps, je me suis rappelé que le cardinal Bergoglio avait obtenu 40 voix lors du conclave de 2005. Ce qui était un succès. L'issue du conclave de cette semaine suit donc une certaine logique. »

*A côté des grands espoirs éveillés par le pape François, se mêle dans les médias l'accusation selon laquelle l'Argentin,*

*n'avait pas pris le parti de ses confères. Que répondez-vous à ces graves allégations ?*

« J'ai de bonnes relations amicales avec le Père Franz Jalics s.j. et je le connais bien pour avoir collaboré avec lui dans le cadre de la formation à la Lassalle-Haus. En 1974, le P. Jalics travaillait dans un des bidonvilles de Buenos Aires avec la permission du provincial de l'époque, le P. Jorge Bergoglio. En 1976, le P. Jalics a été arrêté par la dictature militaire et emprisonné durant cinq mois, les yeux bandés et menotté.

« Des allégations qui ne tiennent pas face aux faits », interview de Christian Rutishauser s.j. : texte original sur [www.jesuiten.ch](http://www.jesuiten.ch) et [www.aufbruch.ch](http://www.aufbruch.ch)

« Prise de position du P. Franz Jalics s.j. » : texte original et traduction sur [www.jesuiten.ch](http://www.jesuiten.ch)

» Après l'élection de Jorge Bergoglio, nous avons demandé à Franz Jalics, qui vit actuellement en Allemagne, une prise de position au sujet des reproches actuellement évoqués par la presse. Dans cette déclaration, le P. Jalics dit qu'il ne souhaite pas s'exprimer sur le rôle du P. Bergoglio dans cette affaire. Une chose est effectivement prouvée, Jorge Bergoglio s'est engagé pour faire libérer Franz Jalics et son confrère le Père Orlando Yorio de la prison. Après leur libération, les deux jésuites ont quitté le pays. Dans sa déclaration, le P. Jalics rapporte qu'il a eu ultérieurement l'occasion de parler de ces événements avec le P. Bergoglio, qui entre-temps était devenu l'archevêque de Buenos Aires. Ils ont célébré la messe ensemble, en public, se sont embrassés et réconciliés. Franz Jalics considère ce chapitre clos. »

*Une réconciliation ne laisse-t-elle pas supposer une faute ou une responsabilité ?*

« La dictature militaire a certainement été un moment très difficile pour Jorge Bergoglio, une époque qui a dû peser lourd sur les épaules de celui qui était alors responsable d'un ordre religieux. Ceux qui ont des responsabilités de direction peuvent aisément le comprendre, même en temps de paix, comme actuellement en Suisse. »

*Certains laissent entendre que le nouveau pape a collaboré avec la junte militaire (1976-1984). De quel côté était Jorge Bergoglio ?*

« Le théologien de la libération brésilien Leonardo Boff et le Prix Nobel de la Paix Adolfo Perez Escrivel, lui aussi Argentin, ont pris de manière très claire le parti de François. Ces deux personnes, souvent très critiques, soulignent qu'aucune procédure n'a été engagée contre Bergoglio, alors que la période de la

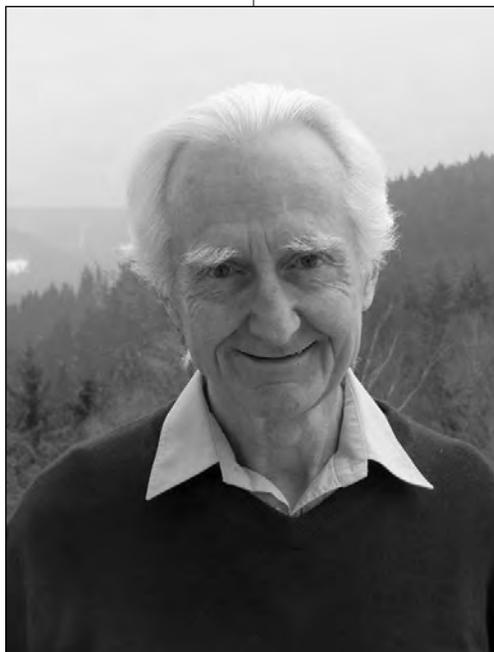
dictature militaire en Argentine a été passée au peigne fin par la justice. »

*Etes-vous certain qu'aucun chercheur acharné ne trouvera quelque chose de compromettant ?*

« Je suppose qu'on peut toujours trouver quelque chose. Lorsque, sous une dictature militaire, une personne est à la tête d'une organisation ou d'une communauté qui se trouve dans l'opposition, elle doit négocier et user de tactique. Sinon elle ne réussirait pas à obtenir la libération de confrères ou de consœurs. Face à la violence politique, personne n'échappe à des compromis. Que n'a-t-on pas reproché autrefois aux conseils juifs, à l'époque du nazisme ? »

*C'est vrai, mais cela s'applique donc aussi à l'ancien provincial des jésuites Jorge Bergoglio...*

Franz Jalics s.j.



« Si des accusations concrètes venaient à être formulées, ce que je ne pense pas, la question pour moi serait de connaître leur incidence sur le présent. Même l'apôtre Pierre a trahi et renié Jésus - le coq a chanté trois fois -, et pourtant Pierre est devenu le roc sur lequel le mouvement initié par Jésus a évolué en une Eglise universelle. A quels critères recourons-nous si nous voulons vraiment entreprendre un chemin spirituel et aller de l'avant avec le nouvel évêque de Rome ? »

*Il s'agit de la crédibilité, de l'intégrité du pape François...*

« Les puissants s'entendent toujours pour se couvrir mutuellement, pour montrer qu'ils n'ont rien à se reprocher. Les subordonnés, par contre, cherchent à les critiquer pour les faire tomber. Les deux clans sont prisonniers de leurs jeux de pouvoir. N'y a-t-il pas une troisième voie proposée par la Bible ? A savoir : regarder attentivement, ne rien dissimuler et se poser la question : « Comment puis-je dépasser une situation difficile et aller de l'avant de manière constructive ? » En bref, si d'autres accusations venaient au jour, l'évêque de Rome devrait expliquer ce qui s'est passé. Mais les récentes accusations ne tiennent pas face aux faits. Elles sont donc sans objet. »

*François a été salué comme le pape des pauvres. Comment se positionne-t-il face à la théologie de la Libération combattue par ses prédécesseurs ?*

« Dans les années 1970-1980, le P. Bergoglio n'était certainement pas du côté de la théologie de la Libération, mais pas non plus du côté des classes bourgeoises. Pour défendre les droits des plus pauvres, les uns s'appuyaient sur l'analyse et les méthodes marxistes pour changer les structures socia-

les d'oppression ; les autres firent le choix d'une option plus spirituelle et ont misé sur la piété populaire en vue d'un renouveau spirituel et, par conséquent, pour de meilleures conditions de vie pour les pauvres. Le nouveau pape se sent toujours lié à cette théologie pour les pauvres. »

*Connaissez-vous personnellement le pape François ?*

« Je l'ai rencontré en 2004, quand j'étais un membre de la délégation du Vatican pour les relations avec le judaïsme. Après les attaques contre des institutions juives à Buenos Aires et la crise économique en Argentine, nous avons organisé une réunion dans ce pays. La réception de l'archevêque Bergoglio a été très cordiale. Nous avons découvert alors avec étonnement que la population juive en Argentine est numériquement la troisième au plan mondial. Nous avons visité une soupe populaire et un centre social organisés par Caritas en collaboration avec l'American Jewish Committee. Nous avons beaucoup apprécié l'excellente coopération entre l'Eglise catholique - dont le responsable à Buenos Aires était l'archevêque Bergoglio - et la communauté juive. »

*Qu'est-ce que vous en concluez ?*

« Que le pape François est doué pour le dialogue interreligieux et qu'il y est sensible. Là, il y aura certainement du nouveau. »

**W. S.-B.**

---

 ■ Info
 

---

## Panama : pacte électoral

Le Pacte éthique électoral, promu en vue des élections de 2014 par l'Eglise catholique au Panama, a été signé par tous les partis politiques du pays, à l'exception du parti au pouvoir, le Changement démocratique (CD). L'accord (souscrit également par les médias) vise à une campagne électorale sans violence et entend prévenir le clientélisme et la corruption. Cette formule a été proposée afin de promouvoir « un processus électoral démocratique et participatif » qui, dans le même temps, tente de « bloquer les confrontations déloyales et la disqualification mutuelle des partis et des candidats aux élections ». Une Commission instituée par l'Eglise catholique se réunira deux fois par mois en qualité d'organe consultatif permanent, afin de vérifier le respect du Pacte éthique électoral. (*fides/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

## Formation des imams

Depuis 2010, un groupe de travail composé de dix personnes se réunit trimestriellement pour discuter de la formation des imams de Suisse, dans le cadre du Secrétariat d'Etat à la formation (SEFRI). Parmi eux, des représentants des musulmans, des universités et des hautes écoles. Ils ont organisé une journée de travail le 14 mars dernier et soumis leurs propositions aux représentants des organisations faïtières musulmanes, qui les ont acceptées. Les universités et les hautes écoles doivent à présent prendre l'initiative et mener les discussions avec les musulmans sur le futur cursus, a déclaré le professeur Antonio Loprieno, président de la

Conférence des recteurs des universités suisses et responsable du groupe de travail du SEFRI. Quatre à cinq établissements se prêteront à cette tâche. Aucune université ne se presse pour l'heure au portillon, a toutefois laissé entendre M. Loprieno.

Des initiatives cantonales existent par ailleurs. A Bâle, par exemple, la coordinatrice pour les questions religieuses, Lilo Roost Vischer, organise depuis 2007 une table ronde faisant le lien entre les autorités des deux demi-cantons, les communautés religieuses et la population. Elle souligne que les deux demi-cantons de Bâle font état d'un manque de théologiens et de responsables musulmans qualifiés. Ils ne comptent que deux imams professionnels sur tout le territoire cantonal. Ceux-ci ont signé une convention d'intégration avec son service, qui exige entre autres qu'ils s'améliorent en langue allemande.

L'Université de Fribourg et le Groupe de recherche sur l'islam en Suisse (GRIS) avaient tenté pour leur part, en 2009, de mettre sur pied un programme de formation pour les cadres associatifs musulmans. Celui-ci n'a pas vu le jour en raison d'un nombre de participants insuffisant, a rappelé Stéphane Lathion, père du projet. (*agences/réd.*)

---

 ■ Info
 

---

## La Birmanie courtisée

La Birmanie s'est récemment ouverte aux étrangers et aux relations internationales. Les nombreuses richesses du pays (gaz, pétrole, bois, minerais) attirent toutes les convoitises. Les investisseurs affluent du monde entier et injectent des milliards de dollars dans une économie fragile. Les Etats eux-

Voir **Stéphane Lathion**, « Gérer l'islam en Suisse », in *choisir* n° 598, octobre 2009, pp. 18-22. Disponible sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).

mêmes se concurrencent pour venir en aide à la jeune démocratie à coups de centaines de milliers de dollars et les ONG croulent sous les dons, parlant même de « tsunami humanitaire ».

Ce soutien bienvenu est potentiellement dangereux, souligne Alliance Sud, qui estime que les ONG et les Etats doivent se coordonner entre eux et avec les populations locales pour investir durablement. Les Etats doivent aussi aider le gouvernement birman à se doter d'un cadre légal approprié pour accueillir les entreprises et les multinationales qui souhaitent investir dans l'économie. Et celles-ci devraient respecter des règles très strictes en termes environnementaux et sociaux.

C'est dans ce contexte que la Suisse a ouvert à Yangon une ambassade qui a pour principale mission de « coordonner le travail diplomatique, de politique de paix, celui de l'aide au développement et du Secrétariat de l'économie », a expliqué Christoph Burgener, ambassadeur de Suisse pour le Myanmar, le Laos et le Cambodge. (*Alliance Sud/réd.*)

---

■ Info

### Apprentissage : les émotions, un plus

Professeur à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, et directeur du Pôle de recherche national en sciences affectives, David Sander a été interviewé par *Le journal de l'UNIGE* (n° 70, déc. 12 - fév. 13, p. 3). Il estime qu'une meilleure prise en compte des émotions dans l'enseignement, qui passerait notamment par une intégration du facteur émotionnel dans les apprentissages traditionnels, aurait des effets bénéfiques pour les élèves. Un souhait qui semble aller « à l'encontre de la

manière dont on conçoit encore la plupart des programmes pédagogiques ». Et pourtant, certaines émotions, telles que l'intérêt, la surprise ou l'émerveillement, paraissent faciliter l'apprentissage et favoriser la connaissance. Le professeur s'appuie sur « des résultats empiriques qui montrent que les informations émotionnelles facilitent l'attention et la mémoire. (...) Des systèmes cérébraux associés aux émotions, l'amygdale notamment, servent à déterminer ce qui est pertinent pour l'individu. Par conséquent, si une information est évaluée par un élève comme pertinente pour ses buts personnels, il est probable qu'elle déclenche une réaction émotionnelle et que l'élève y prête davantage attention et la retienne. » (*réd.*)

---

■ Info

### Journée de travail de 24 heures

En deux mois, le référendum contre la libéralisation des heures d'ouverture des shops dans les stations-service a abouti. Le comité référendaire « Alliance pour le dimanche » a réuni 60 000 signatures en un temps record.

Lors du lancement du référendum le 8 janvier 2013, Mgr Martin Werlen, abbé d'Einsiedeln, avait parlé au nom de la commission Justice et Paix de la Conférence des évêques suisses (CES). « La journée sans travail du dimanche offre aux gens un espace pour se reposer et se ressourcer, pas seulement en tant qu'individu, mais aussi en tant que membre de la société », avait-il souligné. (Voir encore **Lucienne Bittar**, « Le temps de signer », in *choisir* n° 638, février 2013, pp. 2-3.)

# Pâques : le goût de terre

« Arrête, où cours-tu donc, le Ciel est en toi. Et chercher Dieu ailleurs, c'est le manquer toujours », me rappelle Angelus Silesius. Si souvent préoccupé par moult projets, occupé par mille activités, cette sentence retentit comme une sirène d'alarme. Je me rends compte que je cours après la vie. J'avais oublié que, justement, je ne la vis que de la recevoir. Et pour la recevoir, encore faut-il arrêter de courir après elle !

Halte donc. « Prends le temps de laisser le Ciel se déployer en toi », me dis-je. Ce Ciel ne l'est d'ailleurs pleinement que parce qu'il a le goût de la Terre, que parce que je consens à m'enclorre en elle, à y demeurer et à en prendre soin. Bref, à y vivre comme un mortel qui connaît la saveur de cette vie-ci. Le « Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière » (Gn 3,19) du mercredi des Cendres résonne alors paradoxalement à mes oreilles comme une espérance pascale. Vivre pleinement mes relations aux autres et au monde, dans la conscience de leur unicité fragile, c'est être le sel de la Terre et déjà rayonner de la lumière du Ciel.

Et quand vient le temps où, par la mort, ces relations se trouvent brutalement interrompues, je découvre que, dans la mesure où l'amour vrai les aura tissées, elles donnent au Ciel ce

goût unique qu'a la Terre aimée. Ciel et Terre, loin d'être opposés, se fécondent mutuellement.

Depuis le départ de ma mère vers le Père, j'en perçois pleinement la mesure. De son vivant sur cette Terre, son absence physique était toujours peuplée de sa possible présence. Maintenant que sa disparition est définitive, je perçois que sa présence se délivre sous le mode de l'absence. Même si cette dernière est douloureuse, elle se révèle pourtant mystérieusement être la matrice d'un mode de relation qui m'échappe : celui que l'état de Résurrection donne de vivre. L'essentiel est bien invisible pour les yeux. Il ne peut être senti qu'avec le cœur, cette fine pointe de l'âme.

« Quand nos parents partent, ils achèvent de nous mettre au monde », me disait un ami. Je mesure aujourd'hui la densité de cette parole. Inexplicablement, la présence de mes parents disparus plane sur cette Terre. Dans la communion de saints, Terre et Ciel sont reliés. A la Résurrection tout sera redonné au centuple.

**Luc Ruedin s.j.**

# Le pape

## Un évêque comme les autres

●●● **Thierry Schelling**, Renens (VD)  
Prêtre

*Inattendue par certains, pressentie par d'autres, la renonciation de Benoît XVI au ministère pétrinien restera probablement, et un peu à tort, comme la grande décision de son pontificat, voire de la papauté en cette deuxième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle. Ce qui est certain, c'est qu'elle démystifie irrévocablement celle-ci et rappelle que celui qui occupe le siège de Rome est avant tout un évêque. Elle pourrait même signifier une révolution<sup>1</sup> à moyen terme, pour le bien de l'Eglise et de toutes les Eglises.*

Comment sont organisées les directions des Eglises autres que catholique-romaine ? Les « familles » protestante et anglicane sont « gérées » par des leaders qui œuvrent sur mandats de dix ou quinze ans en moyenne. La famille orthodoxe, elle, perpétue la « monarchie à vie » par le maintien d'un seul patriarche, mais use du droit de nommer un *locum tenens* (tenant des lieux) si celui-ci devient inapte. C'est le cas actuellement en Turquie pour la communauté arménienne, dont le patriarche est atteint de démence. A noter qu'au contraire de Rome, les Eglises orientales sont dirigées non par un seul homme mais par un synode permanent de plusieurs prélats. Risque d'oligarchie, peut-être, mais certitude de la gestion du pouvoir partagé !

Maintenant que le chef de l'Eglise catholique-romaine a renoncé une première fois - car il le pouvait, comme l'atteste le canon 332 §2, même si aucun pape ne l'a fait depuis des siècles -, est-il concevable que ses successeurs perpétuent ce mode de fonctionnement ? Un pape qui saurait qu'il gouverne pour une décennie, renouvelable si sa santé et son désir le permettent, mais sans obligation, pourrait plus se concentrer sur quelques aspects urgents ou de première importance dans la vie de l'Eglise. Et ce selon ses charismes propres. Il laisserait ses successeurs accomplir pareille tâche dans d'autres

domaines de leurs propres compétences. Cela ne permettrait-il pas à la papauté d'agir avec plus de pertinence avec le monde contemporain et d'enclencher une modification de la curie romaine qui deviendrait, « à l'image de son mentor », plus démocratique ?<sup>2</sup>

### Moderniser le pouvoir

Dans la conception moderne de l'exercice du pouvoir, il y a deux notions qui pourraient être utilisées par le Saint-Siège : la considération du temps que d'aucuns passent à la tête d'une entreprise (elle est toujours limitée) ; et le partage des responsabilités au plus haut niveau de décision (président-directeur-général, président exécutif, président législatif, etc.).

Aujourd'hui comme hier, un leader élu qui règne jusqu'à sa mort - ce qui a été le cas du pape pendant des siècles ! - s'appelle... un monarque absolu. Sauf que même des monarques comme ceux des Pays-Bas, du Luxembourg ou du

- 1 • Dans le sens d'un retournement.
- 2 • Précisons d'emblée que tous les membres des dicastères romains, du préfet ou président au dernier *addetto* ou adjoint, sont nommés pour une période de cinq ans, renouvelable ou non, deux, trois fois au maximum - hormis de notables exceptions : l'actuel doyen des cérémoniaires pontificaux, Francesco Camaldo, est en poste depuis... 1984 !

Cambodge ont récemment abdicqué (renoncé est synonyme) en raison de leur âge avancé. Manquait le pape, c'est fait. En cela, il rejoint l'air moderne qui admet, voire admire, la renonciation libre de la part d'un responsable pour raison de santé ou d'âge avancé. « Humilité de la personne », « raisonnable », « merci, Benoît XVI », a-t-on lu dans les commentaires qui ont suivi l'annonce du 11 février dernier. Désormais le pape, monarque... comme les autres ?

Partage du pouvoir, ensuite. Le modèle oriental - un synode permanent qui se rassemble périodiquement autour du premier d'entre eux, le patriarche ou le catholicos - existe depuis des siècles. Et même récemment au sein de l'Eglise catholique : les Eglises syro-malankare et roumaine de rite byzantin ont reçu en 2005 le titre canonique d'Eglise archi-éparchiale *sui iuris* ou indépendante dans la gestion de leurs affaires courantes, y compris la nomination des évêques.

## Renforcer la collégialité

Un modèle collégial est donc possible pour le siège de Rome. Le collège des cardinaux et la curie sont censés incarner cela, mais l'ampleur du nombre de leurs membres et leur dispersion internationale rendent quasi impossible la pertinence et l'immédiateté de la collégialité, pourtant remise en avant par le concile Vatican II, à l'instar des synodes ordinaires des évêques. En effet, les deux-cent-sept cardinaux (mars 2013) sont sur les cinq continents et ne sont convoqués en consistoires ordinaires qu'une fois l'an en général, et encore. La curie romaine compte pour sa part neuf congrégations, trois tribunaux, douze conseils pontificaux et une ving-

taine d'organismes liés à la vie du Saint-Siège ou de l'Etat de la Cité du Vatican.

Comment gérer la synodalité devant un tel foisonnement de personnes, de thèmes traités et d'humanité médiocre (les affaires récentes de fuites, de mœurs et de dissension ont joué dans la décision de Benoît XVI, selon ses propres dires) ? Le pape ne convoque les préfets et les présidents qu'une à deux fois par année... Quant aux synodes ordinaires des évêques, l'échec de leur utilité n'est plus à démontrer et est déploré par beaucoup. Qui se souvient des thèmes traités lors des dernières éditions et de leurs résultats pour la vie pastorale de l'Eglise universelle ? En bref, la collégialité au niveau suprême n'est pas encore une réalité. Le temps est-il arrivé ?

## Renforcer la collégialité

Car la renonciation de Benoît XVI, à 85 ans, à sa fonction de pape fait écho à la démission des évêques catholiques à l'âge de 75 ans, instaurée par le concile Vatican II. En cela, le pape « devient » un évêque comme un autre, qui, âge et force obligent, renonce à porter la charge qu'il souhaite voir confiée à un autre. En remplaçant (autre détail romano-romain) la tiare par la mitre sur les armes pontificales, Benoît XVI a donné un signal clair : *je suis avant tout évêque*.

Le côté paradoxal de sa personnalité se voit dans cette décision résolument cohérente avec le reste de la pratique de l'épiscopat catholique, alors qu'avant cela sa tendance avait été plutôt de s'en distinguer. Il le démontra, en effet, dès le début de son pontificat (2005), dans les parements liturgiques. Il opta pour un pallium différent des autres

métropolitains, alors que lui-même est métropolitain du Latium et primat d'Italie, comme l'archevêque de Lyon l'est pour la région Rhône-Alpes et la France, ou l'archevêque de Gniezno pour la partie nord de la voïvodie de Grande-Pologne et la Pologne. Il choisit de brandir la fêrule (crosse papale) de Pie IX et non plus la crosse de Paul VI et de Jean Paul II. Il ressortit la dalmatique sous la chasuble que l'usage post-Vatican II avait supprimée par simplicité.

Benoît XVI,  
1<sup>er</sup> janvier 2013,  
basilique St-Pierre  
(Rome)



La renonciation à la papauté par Benoît XVI pourrait-elle renforcer l'esprit de collégialité de la curie romaine ? Désormais, le pape n'étant plus omnipotent, puisque « démissionnable », on ne saurait attendre de lui qu'il contribue à tout avec des avancées spectaculaires (c'est peut-être là encore un effet des vingt-cinq ans de pontificat de Jean Paul II).

## Un synode permanent

Alors, le pape, un évêque comme les autres ? Révons : il pourrait peut-être œuvrer désormais dans le cadre d'un *mandat* et renoncer *systématiquement* à sa charge lorsque l'âge ou la maladie lui pèseront, ou lorsqu'il atteindra ses 75 ans, tout simplement ? Et surtout, il pourrait partager ses dons (forcément limités et ciblés) avec l'Eglise universelle, en créant un synode permanent et en régularisant (et donc en dynamisant !) la rencontre des responsables de dicastères romains. Et pourquoi pas des auxiliaires de Pierre ou des exarques<sup>3</sup> sur chaque continent ou dans chaque portion géographique du globe qui formeraient le synode élargi chargé d'être la courroie de transmission entre Rome et les Eglises locales ?

En tous les cas, grâce à Benoît XVI, il est permis aujourd'hui de repenser la dimension institutionnelle de la papauté, voire de la moderniser.

**Th. Sch.**

3 • Dans l'Orient chrétien, il s'agit de représentant du patriarche auprès d'un autre patriarche ou d'une Eglise locale. C'est d'abord une charge territoriale, au contraire des nonces qui représentent le pape en tant qu'ambassadeurs, alliant ainsi, de façon utile mais ambiguë, la représentativité du Saint-Siège et du Pontife romain.

# Pour retrouver Jésus

## Faut-il sacrifier l'Eglise ?

●●● **Maurice Zundel**

*Théologien, conférence donnée à Genève en 1966*

*Théologien charismatique du XX<sup>e</sup> siècle, mystique détonnant, Maurice Zundel était en avance sur son époque. Exilé par son évêque à partir de 1925, il entreprendra une vie de prédicateur itinérant à Rome, Paris, Londres, Jérusalem, Le Caire... C'est Paul VI qui le réhabilitera, en le citant dans son encyclique Populorum progressio (1966), puis en l'invitant en 1972 à prêcher en sa présence la traditionnelle retraite au Vatican.*

*Comme l'écrivait en 1997 André Girard, alors président des Amis de Maurice Zundel France, dans le numéro spécial de choisir consacré à Maurice Zundel, le théologien suisse était un habitué des renversements de perspective. Il n'était pas à proprement parlé un révolutionnaire, mais un partisan du radicalisme évangélique « qui faisait traiter les chrétiens de fous (...) au nom d'un faux réalisme. Ce radicalisme le rend aujourd'hui crédible. » Une analyse qu'atteste le texte de cette conférence donnée à Genève par Maurice Zundel, le 6 février 1966, à propos des liens ambigus entre l'Eglise romaine et les autres religions et confessions, à la suite du concile Vatican II.*

*On y retrouve un thème cher au théologien : « La mission de l'Eglise est une démission. Elle est en quelque sorte un effacement devant l'humanité sans frontières du Christ, qui seule est capable de rejoindre tous les hommes par la charité divine universelle, dont elle est investie. »<sup>1</sup> Un thème éminemment d'actualité, à l'heure où on souhaiterait que l'Eglise prenne un nouveau virage, suite à la renonciation de Benoît XVI et à l'élection de notre nouveau pape François. Raison pour laquelle nous avons décidé de publier aujourd'hui ce texte, malgré son ancienneté, en guise de méditation... (L. Bittar)*

\* \* \* \* \*

Vatican II est achevé, ses décrets sont en train d'être publiés : ils nous laissent une impression d'ambiguïté. Ils repré-

sentent certainement un immense progrès, surtout sur le plan des relations humaines, ce qui est énorme. Il y a certainement eu sur le plan psychologique un effort d'ouverture, de désappropriation absolument inattendu, disons miraculeux. Cela est gagné, cela est acquis,

1 • **Marc Donzé**, « L'œcuménisme au cœur du christianisme », in *choisir*, numéro spécial *Maurice Zundel*, janvier 1997, p. 38.

Conférence publiée dans : *Maurice Zundel, ses pierres de fondation. Textes choisis et présentés par le Père Gilbert Géraud*, Montréal, Anne Sigier 2005, pp. 251-255.

les changements sont visibles. Il suffit de mentionner Taizé qui est un immense carrefour où toutes les Eglises se rencontrent, Taizé qui était présente à Rome. Il suffit de penser à cette levée d'excommunication entre Rome et Constantinople. Il suffit de penser à cette fraternité entre tous ceux qui étaient présents, qu'ils fussent de l'Eglise romaine ou non. Il suffit de sentir ici même, en Suisse romande, le changement de climat, la fraternité qui s'est installée, le fait qu'on va les uns dans les églises des autres, qu'un pasteur prêche dans une église catholique et un prêtre dans une église protestante. Tout cela est absolument neuf et magnifique.

### L'oubli du Dieu chrétien

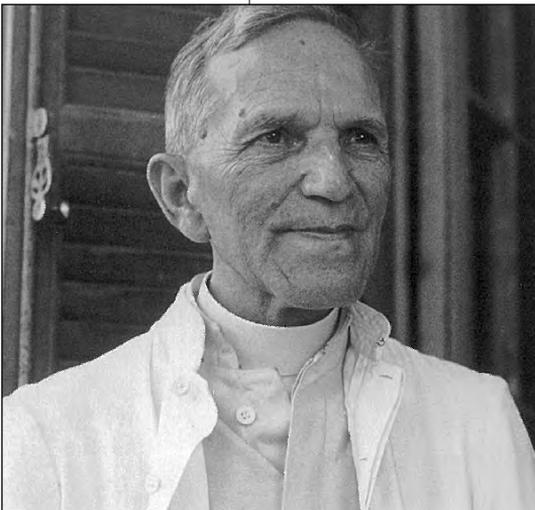
Il reste cependant que la question fondamentale n'a pas été posée, ni sur le plan de l'Eglise romaine ni sur le plan d'aucune autre Eglise : de quel Dieu parlons-nous ? Est-ce que nous parlons

toujours du Roi des rois ? du Pantocrator ? du dominateur ? du Souverain des souverains ? Ou parlons-nous du Dieu pauvre ? du Dieu désapproprié ? Est-ce que le christianisme, pour nous, c'est la présence de Jésus-Christ ? Est-ce que le christianisme est une philosophie, une vision du monde, un système de pensée, une politique, une sociologie ? Ou bien est-ce qu'il est, tout simplement, Jésus-Christ ? Est-ce que le christianisme est une Présence ? Est-ce que le christianisme est cette présence de Jésus en nous ? Est-ce que le christianisme est, justement, cette désappropriation divine installée, établie, enracinée en nous et vécue par nous ? Tout le problème est là. Et l'ambiguïté de Vatican II - comme d'ailleurs de tout l'œcuménisme, avec tout ce qu'il comporte de positif, de générosité, de dépouillement dans l'ordre psychologique -, ce qui fait l'ambiguïté de toutes ces situations, c'est qu'on n'a pas encore avoué le Dieu chrétien.

On est encore tiraillé entre un Dieu hérité de l'Antiquité, entre un Dieu du Vieux Testament, entre un Dieu constantinien et pharaonique, entre un Dieu médiéval ligoté par une philosophie, entre un Dieu patron, entre un Dieu paternaliste, et ce Dieu qui est dans la vision paulinienne aux Corinthiens (1Co 13 et 2 Co), un Dieu nuptial, un Dieu qui contracte avec nous un mariage d'amour, un Dieu qui ne veut plus être situé dans une catégorie de maître et de pouvoir, mais qui ne peut être conçu que dans une catégorie de personne et d'amour.

Et voilà, justement, sur quoi l'on hésite encore : nous n'avons pas quitté le monde de l'objet pour entrer dans le domaine de la personne. Et on le voit bien aux résistances de toutes les Eglises - à commencer par l'Eglise romaine -, à toutes les résistances que l'on tait, d'ailleurs, lorsqu'on participe à une

Maurice Zundel



rière commune, avec raison ; mais finalement, lorsqu'on rentre chez soi, chacun pense : « Oui, nous pouvons aller jusque-là, mais pas plus loin. »

Pourquoi ? Parce que nous sommes liés à la Bible, à la Tradition, à notre histoire, parce qu'enfin nous sommes nous-mêmes et que nous ne pouvons pas indéfiniment devenir les autres. Et ces résistances de tous les côtés, il faut les comprendre dans leur hauteur ! Il ne s'agit pas uniquement de frontières passionnelles, d'étroitesse d'esprit et de cœur ; il s'agit aussi - et surtout et d'abord et parfois exclusivement - d'une fidélité que l'on croit devoir garder à une position que l'on considère comme divine.

## Fidélité mal comprise

Il est difficile de lire la première encyclique du pape Paul VI, *Ecclesiam suam*, sans éprouver un malaise, ce malaise précisément. *Ecclesiam suam*, c'est l'invitation la plus brillante, la plus passionnée au dialogue. Mais quand on examine les paliers de l'encyclique, nous offrons le dialogue aux communistes, oui, mais bien sûr nous répudions l'athéisme, etc. ; nous offrons le dialogue aux non-chrétiens, mais bien sûr nous ne cesserons pas d'affirmer la nécessité de Jésus-Christ ; nous offrons le dialogue à nos frères chrétiens non catholiques, mais bien sûr nous ne cesserons de proclamer la nécessité de Pierre. Et, fatalement, tous ces cercles qui vont en s'élargissant, en s'éloignant de Rome, gravitent pourtant autour de Rome, autour de la primauté de Pierre, parce que c'est là l'institution divine et qu'on ne peut pas demander moins à un souverain pontife que de croire à la primauté de Pierre, dont il occupe la chaire.

Et, sans aucun orgueil, sans aucune étroitesse de cœur ou d'esprit, en toute bonne foi et avec une volonté passionnée de dialogue, on rend le dialogue pratiquement inefficace. Parce que, s'il est entendu que vous m'acceptez, moi communiste, mais que, déjà d'avance, vous condamnez mon athéisme ; si vous m'acceptez, moi non-chrétien, bouddhiste ou shintoïste, mais si, d'avance, le Christ est nécessaire dans votre affirmation ; si vous m'accueillez, moi orthodoxe ou protestant, mais que d'avance vous ne pouvez pas imaginer l'Eglise sans la primauté de Pierre, le dialogue est déjà impossible puisque, finalement, il n'y a qu'une position, c'est la vôtre ! Je ne dis pas qu'il en puisse être autrement : je n'en sais rien, je ne veux pas me prononcer là-dessus pour l'instant. Ce que je veux dire, c'est qu'une telle position est certainement, dans l'esprit du pape, une position de fidélité. « Puisque j'ai reçu ce dépôt, puisque le Christ a voulu que Pierre soit le Pasteur des pasteurs, puisque c'est sur lui qu'il a établi son Eglise, eh bien ! j'obéis, je suis fidèle, je garde le dépôt ; et, tout en fraternisant sur le plan psychologique, sur le plan humain, sur le plan social aussi loin que je puisse, je ne puis tout de même pas renoncer à ce dépôt qui m'a été confié. »

Comment ne pas comprendre cette position, cette douleur, cette ambiguïté, ce déchirement ? Que l'on retrouvera d'ailleurs dans les délibérations du concile sur la liberté religieuse, dans des textes comme celui-ci, sauf erreur : « Les protestants trouvent Dieu dans l'Écriture », qui a été corrigé : « Les protestants croient trouver Dieu dans l'Écriture. » Ce « croient trouver », évidemment, est un scrupule de « romain » qui se dit : « Oui, ils sont de bonne foi ; mais enfin ! Il reste que la position authentique, c'est de trouver Dieu dans l'Écri -

églises

ture telle que l'Eglise romaine l'interprète et la comprend. » Toujours le même scrupule de fidélité qu'on retrouve d'ailleurs partout.

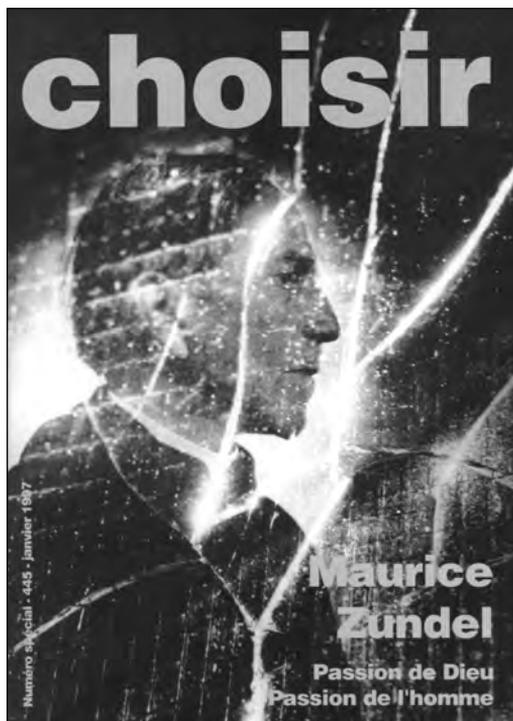
Si l'orthodoxie est fidèle aux sept premiers conciles, aux sept conciles comme aux sept sacrements, c'est une position de fidélité. Si les protestants sont fidèles à la Bible, c'est une position de fidélité. Et chacun, parce qu'il croit qu'il doit être fidèle, est disposé à aller aussi loin que possible, mais non pas de trahir ce qu'il considère comme un dépôt divin.

C'est pourquoi cette avancée énorme sur le plan psychologique trouve finalement un obstacle - émouvant de tous les côtés - au nom d'une fidélité à laquelle on ne peut pas renoncer sans avoir l'impression de trahir.

Alors, comment joindre le Christ ? Comment faire tomber les murs de séparation ? Comment aboutir à cette communion sans compromis qui ne soit pas simplement une sorte d'attitude diplomatique - où l'on tait les difficultés pour aller plus vite - pour faire front contre le communisme, comme un évêque orthodoxe le disait devant moi : « Mais c'est urgent, il faut que nous soyons unis contre le communisme », ce qui me paraissait une position d'une étonnante et dangereuse fragilité ?

Mais non, il ne s'agit pas de cela. Il faut que nous retrouvions le Christ ensemble. Mais comment le retrouver ensemble avec ces institutions qui diffèrent et qui, d'une certaine manière, s'opposent ? Faut-il sacrifier l'Eglise pour retrouver Jésus ?

M. Z.



*En janvier 1997, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Maurice Zundel (1897-1975), la revue choisir publiait un numéro spécial consacré au théologien suisse. Cette édition a connu un vif succès mais est aujourd'hui épuisée. La rédaction, persuadée que la pensée du Père Zundel a gardé toute sa pertinence, a décidé de le mettre à la disposition du public sur son site Internet.*

**Vous le trouverez dans la rubrique Dossiers de l'onglet Religions :**  
<http://www.choisir.cb/index.php/religions/dossiers>

# Impôts

## Vers une nouvelle alternative

●●● **Philippe Gardaz**, Lausanne  
 Avocat, spécialiste du droit ecclésiastique<sup>1</sup>

L'impôt de mandat est un mode de financement pratiqué en Italie, pays où le concordat complémentaire conclu le 18 février 1984 par le Saint-Siège et la République italienne a supprimé le soutien matériel direct de l'Etat en faveur de l'Eglise catholique romaine, notamment le salaire des prêtres.

Selon ce système, appelé *otto per mille* (huit pour mille), chaque contribuable peut indiquer sur sa déclaration d'impôt l'affectation de 8% de l'impôt perçu sur son revenu. Cette affectation, mandat de transfert donné à l'Etat, peut se faire en faveur d'une des nombreuses communautés religieuses ayant conclu un accord avec l'Etat ou en faveur de l'Etat lui-même. Celui-ci doit alors utiliser ce qui lui est attribué exclusivement dans le domaine social et humanitaire. Pour les contribuables qui n'indiquent pas d'affectation, le 8% de leur impôt est réparti entre les communautés religieuses et l'Etat, proportionnellement à la répartition découlant des mandats exprimés.

Le système italien n'institue donc pas un impôt particulier, mais prévoit seulement la possibilité d'affecter au gré du contribuable une (toute petite) partie du produit de l'impôt sur le revenu des personnes physiques, qui est dû

quoiqu'il en soit. Il est donc inexact de parler d'impôt de mandat. Il s'agit seulement d'un droit d'affectation du contribuable, car il n'y a pas d'impôt spécial. Dans ce système, l'Etat italien renonce à une part de ses revenus, mais il est en contrepartie déchargé du soutien financier direct qu'il assurait auparavant.

Le cercle des communautés religieuses susceptibles de bénéficier de la rétrocession est très large. On y trouve évidemment l'Eglise catholique romaine, mais aussi les Adventistes du Septième Jour, l'Eglise pentecôtiste, la Communauté israélite, l'Assemblée de Dieu, l'Eglise vaudoise (celle des disciples de Pierre Valdo, non celle du Pays de Vaud), l'Eglise évangélique luthérienne, l'Union chrétienne évangélique baptiste, l'Union bouddhiste et la Congrégation des témoins de Jéhovah. Chacune de ces communautés dispose librement des montants qui lui reviennent, mais doit chaque année faire rapport à l'Etat sur leur utilisation.

### Et en Suisse ?

Ce mode de financement ne se trouve nulle part comme tel dans notre pays, même s'il a été envisagé. Ainsi, à Fribourg, en 2001, la commission de l'Autorité constituante chargée des relations Eglises-Etat a évoqué cette éventua-

*Le financement des Eglises est à l'ordre du jour. Si les cantons romands ont à ce sujet des systèmes très différents, les cantons allemands connaissent tous l'impôt ecclésiastique, qui est actuellement contesté dans la mesure où il est aussi dû par les sociétés commerciales. Un nouveau mode de financement est ainsi évoqué : l'impôt de mandat. De quoi s'agit-il ? Quels en sont les avantages et les inconvénients ? Est-il politiquement faisable ?*

1 • Philippe Gardaz est président de cath.ch et du conseil de l'Institut des religions de l'Université de Fribourg. (n.d.l.r.)

## églises

lité. Mais elle l'a rapidement écartée car le système classique de l'impôt ecclésiastique n'était alors guère contesté. A Bâle-Ville, lors des débats qui ont abouti à la nouvelle Constitution du 23 mars 2005, l'Assemblée constituante a examiné de façon détaillée l'introduction d'un éventuel impôt de mandat. Il se serait agi d'un nouvel impôt général obligatoire, perçu auprès des personnes physiques et morales. Chaque contribuable aurait pu en attribuer le produit à une communauté religieuse reconnue de droit ou d'intérêt public, à une œuvre sociale reconnue, ou encore à un fonds étatique à but social. Au-delà du soutien aux Eglises, il s'agissait d'introduire un impôt tendant à renforcer la solidarité et la cohésion sociales. Parallèlement, l'impôt ecclésiastique usuel aurait été maintenu.

Curieusement, les Eglises reconnues ont rejeté ce projet en raison de l'insécurité budgétaire qu'il comportait et à cause de la menace qu'il constituait pour la bonne entente entre les bénéficiaires,

mis en concurrence. Vu le préavis finalement négatif de sa commission, l'Assemblée constituante a donc renoncé, en février 2002, à l'impôt de mandat. Si le droit d'affectation d'une part de l'impôt, élément essentiel de l'impôt de mandat, n'existe nulle part en Suisse, certains cantons connaissent toutefois, à charge des Eglises, une obligation quant à l'usage du produit de l'impôt ecclésiastique perçu auprès des personnes morales (*Zweckbindung*). Ainsi, la loi zurichoise interdit aux Eglises bénéficiaires d'attribuer cette part du produit de l'impôt à la couverture des frais du culte. A Lucerne, les Eglises reconnues doivent financer des activités sociales ou culturelles avec le produit de l'impôt ecclésiastique payé par les sociétés.

## Avantages et inconvénients

L'introduction de l'impôt de mandat pose que l'Etat supprime le statut privilégié des Eglises et des communautés en droit de percevoir un impôt ecclésiastique ou soutenues directement par le budget général. Ce système respecte le principe (relatif) de la neutralité de l'Etat en matière religieuse. En effet, avec l'impôt de mandat, l'Etat ne soutient pas seulement deux ou trois Eglises reconnues de droit public, mais permet à un grand nombre de communautés, même petites, de bénéficier du droit reconnu au contribuable d'affecter selon son désir une partie de l'impôt qu'il paie.



Ce système, par contre, ne respecte pas le principe de l'universalité de l'impôt selon lequel tous les impôts, de tous les contribuables, servent indistinctement à couvrir tous les besoins que l'Etat prend en charge. Avec l'impôt de mandat, l'Etat perd la maîtrise d'une (toute petite) partie du produit de l'impôt. Cela pourrait être l'amorce d'une multiplication des cas où le produit de l'impôt serait utilisé au gré du contribuable. La perte de la maîtrise de revenus étatiques au profit de la liberté du contribuable correspond à la tendance contemporaine considérant l'administration publique comme une entreprise de services publics, qui doit en priorité couvrir les besoins des administrés, pardon, du public-client, et non imposer par normes contraignantes le respect de sa volonté et sa conception du bien commun.

L'utilisation des fonds attribués à des communautés religieuses ne saurait non plus échapper à tout contrôle, car il s'agit de deniers publics issus de l'impôt général obligatoire. Un tel contrôle restreint l'autonomie des confessions bénéficiaires, que l'Etat cherche pourtant à garantir.

Le droit d'affectation concédé au contribuable induit aussi une émulation entre les communautés religieuses. Celles-ci cherchent, en effet, à être désignées comme bénéficiaires par les personnes qui ne sont adeptes d'aucune confession. Elles tentent de les convaincre qu'il est préférable de les soutenir, vu leurs activités sociales qui vont bien au-delà du religieux, plutôt que d'attribuer la part libre de l'impôt à un fonds de l'Etat, lourde machine qui dispose déjà de moyens importants. En Italie, certaines communautés n'hésitent pas à faire des campagnes de publicité pour vanter leur action sociale, espérant ainsi attirer des contributions extérieures.

En résumé, malgré certains inconvénients, le système de l'impôt de mandat a l'immense avantage de respecter, ou plutôt d'établir, une certaine égalité entre les communautés religieuses. Dans le contexte de fort pluralisme religieux de la société contemporaine, cela est essentiel.

## Faisabilité

Ce système est-il praticable en Suisse, où le système usuel actuel est celui de l'impôt ecclésiastique ? En Suisse romande, celui-ci existe à Fribourg et dans le Jura : il faut quitter l'Eglise pour y échapper. En Valais, il n'existe que dans quelques rares communes, celles-ci couvrant en général les besoins des paroisses par leur caisse générale. A Genève et à Neuchâtel, les fidèles paient une contribution volontaire. Vaud est le seul canton suisse où l'Etat et communes assurent aux deux principales Eglises les moyens nécessaires à leur mission au service de tous dans le canton.

Dans les deux cantons où la contribution ecclésiastique est versée à bien plaisir, Genève et Neuchâtel, on imagine mal l'Etat, séparé des Eglises, renoncer à une partie, même très petite, de ses revenus fiscaux. Par principe, d'une part, et encore moins, d'autre part, dans la conjoncture économique actuelle. Il en va de même en Valais, où le canton se borne à verser à bien plaisir une modeste subvention au diocèse.

Pour les cantons de Fribourg et du Jura, comme d'ailleurs pour la Suisse alémanique, il faut envisager deux hypothèses en cas d'introduction de l'impôt de mandat. Soit l'impôt ecclésiastique est supprimé : l'impôt (généralisé) de mandat constituerait alors un nouvel impôt pour les contribuables non membres

### A consulter :

*L'Eglise catholique et l'Etat de droit démocratique dans une société pluraliste. Recueil de mélanges publié à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire de la Conférence centrale catholique romaine de Suisse (RKZ), Zurich, RKZ 2012, 144 p.*

## églises

d'une Eglise reconnue qui ne payaient pas encore d'impôt ecclésiastique ; et pour ceux qui payaient l'impôt ecclésiastique, l'impôt de mandat remplacerait celui-ci. Soit, seconde hypothèse, l'impôt ecclésiastique est maintenu, quitte à être diminué, pour les fidèles des Eglises reconnues ; l'impôt de mandat constituerait alors un nouvel impôt pour tous les contribuables. Dans le contexte actuel, l'augmentation de la charge fiscale pour tout ou partie des contribuables serait pour le moins difficile au plan politique.

Dans le canton de Vaud, l'impôt de mandat serait en revanche envisageable sans grande difficulté. Le budget cantonal finance actuellement l'essentiel des charges des Eglises réformée et catholique, reconnues de droit public. Avec l'impôt de mandat, l'Etat serait déchargé du soutien qu'il accorde aux deux principales communautés religieuses et pourrait donc renoncer à une (toute petite) partie de ses revenus fiscaux. L'affaire pourrait même être « blanche », car le canton de Vaud consacre déjà justement 8‰ de son budget au financement des Eglises.

Ph. G.

### Financement du diocèse LGF Bisbilles

Le double référendum lancé par la paroisse catholique de Morat contre la hausse du budget 2013 de la Corporation ecclésiastique catholique du canton de Fribourg (CEC) et contre la contribution supplémentaire de Fr. 73 125 au diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg pour 2012 n'a pas abouti.

Suso Bühlmann, président du Conseil de paroisse de Morat, souhaitait que « le budget soit examiné à nouveau et que la charge des paroisses baisse ». Il avait appelé les autres paroisses du canton à signer le référendum. Mais pour que celui-ci aboutisse, il aurait dû être signé d'ici le 25 février par un minimum de 15 paroisses. Seules dix l'ont fait.

Le secrétaire général de la CEC, Hans Rahm, a rappelé que « l'évêché doit déjà vivre sur ses réserves.

Il doit pouvoir payer les salaires et disposer de ressources. »

« Lancer un référendum dans ces conditions serait un signe de défiance et un manque de solidarité envers notre diocèse, dont plusieurs parties souffrent davantage que Fribourg, soit Genève et Neuchâtel », a relevé pour sa part le président de la paroisse d'Arconciel, Francis Python.

(apic/réd.)

# Rousseau : l'usage de cette vie

●●● **Marie-Thérèse Bouchardy**, Bernex  
Documentaliste à la retraite

Cher Monsieur Rousseau,

« Des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup [...] Lenteur de penser jointe à cette vivacité de sentir »<sup>1</sup> : que je me retrouve dans cette description ! Mais cela ne m'empêchera pas de vous écrire !

Trois-cent-un ans après votre naissance, alors qu'art et promenades, expositions, spectacles ont ravivé votre mémoire (Genève ne vous honnit plus !), je veux, parmi toutes vos facettes, partager avec vous ce qui me touche le plus, à savoir l'amour de la nature, la méditation, la solitude, la marche... favorisés par cette période de ma vie où, comme vous le dites avec humour de M. de Valmalette,<sup>2</sup> je mets « un intervalle de repos et de jouissance entre le tracés de la vie et la mort ». Belle définition de la retraite !

Je ne vous parlerai ici que de votre philosophie de vie et de la spiritualité qui en découle, car nous partageons les mêmes aspirations à ce sujet. Que de

connivences ! « La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un solitaire à s'élaner incessamment vers l'auteur des choses, et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent. »<sup>3</sup> Voir et sentir : la philosophie n'est pas seulement un débat d'idées abstraites mais un art de vivre. Se connaître, s'éclairer du dedans, découvrir « que la source du vrai bonheur est en nous ».<sup>4</sup> Ainsi est-elle de tout temps. Elle nous donne les fondements d'une recherche de sens que la spiritualité transforme en chemin de vie, en « usage de cette vie ».<sup>5</sup>

## Marcher

Dans l'étonnement, la curiosité insatiable, la recherche de la liberté, les promenades et les voyages délivrent « du joug de l'opinion », du poids « invisible de l'adversité ».<sup>6</sup> Se promener sans autre but que de mettre un pied devant l'autre dans « une sauvage solitude. Errer nonchalamment dans les bois et dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser nos douleurs, fixer son attention sur les objets environnants. »<sup>7</sup>

Voyager en longues marches solitaires pour exister, pour vivre pleinement. Marcher dans la pleine conscience d'une démarche de l'esprit qui « anime

**Lettre à Jean-Jacques Rousseau.  
De tout cœur avec vous.**

1 • *Les confessions* (écrites de 1765 à 1770, publication posthume), livre 3.

2 • *Les confessions*, op. cit., livre 8.

3 • *Les rêveries du promeneur solitaire* (publication posthume), 3<sup>e</sup> promenade.

4 • Idem.

5 • Idem, 2<sup>e</sup> promenade.

6 • Idem, 8<sup>e</sup> promenade.

7 • Idem, 7<sup>e</sup> promenade.

et avive les idées. Le corps en branle, l'esprit en alerte »,<sup>8</sup> à la conquête des grands espaces, dans l'ivresse du grand air. Marcher dans l'éloignement de tout, dans l'indépendance, « tout cela dégage mon âme dans une grande audace de penser ».<sup>9</sup>

Mettre dans sa besace un arbre, une fleur, une chaumière, une auberge, cueillir la liberté au détour du chemin, sauver l'élan de vie de l'ornière boueuse, gratter l'énergie au chemin caillouteux, « laisser tomber les résistances ».<sup>10</sup> L'attention au présent ouvre la clé du Ciel, détache « des passions sociales, des vapeurs de l'amour-propre et du tumulte du monde ».<sup>11</sup> Résonner aux vibrations du monde, respirer au souffle de l'univers, loin des fêtes d'une société du divertissement (déjà à votre époque !) où « l'on s'étourdit au lieu de s'amuser ».<sup>12</sup>

Le refuge de la nature régénère l'esprit. « Je me sentais fait pour la retraite et la campagne ; il m'était impossible de vivre heureux ailleurs. »<sup>13</sup> Lire la nature à ciel ouvert, lire ses transformations au rythme des saisons, respirer loin de « l'animosité des visages des hommes »,<sup>14</sup> dans « l'harmonie et l'écart de tout ».<sup>15</sup>

La nature bruit de sens et de questions emportés par le vent dans le murmure du monde. Sans fin l'oreille accueille avec patience et attention l'espérance de vie sans cesse renouvelée, sans cesse en germination sous le ciel étoilé ; recueillement de la nuit, extases et illuminations de midi. Le chant du monde a fleuri l'amandier, a bleui la pervenche ; au creux d'une étamine butine l'abeille. Sur fonds d'horizons fuyants, le paysage est de passage. La nature se sédentarise dans l'esprit et respire d'infini en infini. Vous préférez les bois sombres, les abîmes profonds, les chemins caillouteux. A vous lire, la

nature ne ment point, elle est toujours heureuse et riante. Les sensations si douces de cette nature séduisante vous font-elles oublier ses convulsions, comme le tremblement de terre de Lisbonne le 1<sup>er</sup> novembre 1755, qui fit entre 50 000 et 100 000 morts ?

Pour vivre de la nature et recevoir ses bienfaits, il faut être seul : ces heures de solitude sont celles où l'on est « pleinement soi, sans diversion, sans obstacle ».<sup>16</sup> La solitude, c'est la transparence de l'air du temps, c'est l'ouverture d'un espace à l'intérieur de soi. La solitude est tissée à la trame du silence, elle est une terre d'exil où, entre deux bruits furtifs, entre deux pensées, le silence étire le fil de la vie hors du chaos, de la trahison, de la violence.

La solitude abolit les numéros de matricule, les jugements, les condamnations, pour redonner à l'homme sa dignité inépuisable dans la lumière. Elle creuse un chemin dans nos obscurités, dans la fracture des mots, au désert de nos cœurs.

## La méditation

Marche, solitude, nature entraînent la méditation. Vous parlez de méditation (où affleurent les pensées) et de rêveries, ce qui correspondrait mieux à ce

8 • *Les confessions*, op. cit., livre 4.

9 • Idem

10 • *Les rêveries du promeneur solitaire*, op. cit., 8<sup>e</sup> promenade.

11 • Idem.

12 • Idem, 9<sup>e</sup> promenade.

13 • *Les confessions*, op. cit., OC, 1, pp. 117-118.

14 • *Les rêveries du promeneur solitaire*, op. cit., 9<sup>e</sup> promenade.

15 • « Profession de foi du vicaire savoyard », in *Emile*, livre IV (1762).

16 • *Les rêveries du promeneur solitaire*, op. cit., 2<sup>e</sup> promenade.

que nous appelons aujourd'hui méditation sous l'influence du bouddhisme et des religions orientales. Il est parfois difficile d'entrer en méditation, de trouver le calme heureux, en emportant avec soi « l'agitation des vaines idées » qui viennent d'être remuées, « le souvenir de la compagnie » qu'on vient de laisser, « les vapeurs de l'amour propre et le tumulte du monde ».

Même au fond des bois, « une foule importune me suivait partout et voilait pour moi toute la nature ». C'est en apaisant les passions sociales qu'on retrouve la nature avec tous ses charmes.<sup>17</sup> Il faut laisser du temps au temps, « couché pendant des heures sur un bateau... ou dans l'herbe au crépuscule et écouter le ruisseau murmurant sur le gravier ». <sup>18</sup> Il faut laisser décanter les idées « pour contempler l'univers... et s'élever à la main qui le gouverne ». <sup>19</sup> C'est dans le lâcher-prise, l'abandon, le détachement des passions, du tumulte de la vie sociale que l'homme apprend à vivre et à mourir.

Bonheur de l'instant présent, « bonheur suffisant, parfait et plein » quand on jouit de sa propre existence, dans le dépouillement de toute affectation, dans le consentement et la paix. « Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque.

Sans grands remords sur le passé, délié des soucis de l'avenir, le sentiment qui dominait constamment dans mon âme était de jouir du présent. »<sup>20</sup>

A travers vignes et prairies, bois et champs, la méditation éclate en « ravissements et extases, jouissances,<sup>21</sup> ...enchantement, délicieuse ivresse de l'immensité avec lequel on s'identifie.<sup>22</sup> ...La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter en paradis.<sup>23</sup> ...Quelquefois, mes rêveries finissent par la méditation, mais le plus souvent mes méditations finissent en rêveries et durant ces égarements, mon âme erre et plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination, dans des extases qui passent toute autre jouissance.<sup>24</sup> »

## Dieu

« Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont les parures et vêtements de la terre. »<sup>25</sup> « Les cieux racontent la gloire de Dieu / Le firmament proclame l'œuvre de ses mains » (Psaume 19,2). La nature est l'essence du divin, là où Dieu<sup>26</sup> est voix intérieure, ouverture des yeux, de la conscience. La nature est le seul livre où Dieu nous parle dans l'expérience immédiate.

Dieu ? « Je le vois, ou plutôt je le sens... volonté puissante et sage », inaccessible à notre raison, insaisissable à notre entendement. « Divinité bienfaitrice... qui lie chaque partie avec le tout. (...) Qu'est-ce que les hommes diront de plus ? J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres ; je le sens en moi, je le vis tout autour de moi ; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux chercher où il est, quelle est sa substance, il m'échappe et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien. »

17 • Idem, 8<sup>e</sup> promenade.

18 • Idem, 5<sup>e</sup> promenade.

19 • « Profession de foi du vicaire savoyard », op. cit.

20 • *Les confessions*, op. cit., livre 3.

21 • *Les rêveries du promeneur solitaire*, op. cit., 2<sup>e</sup> promenade.

22 • Idem, 7<sup>e</sup> promenade.

23 • *Les confessions*, op. cit., livre 6.

24 • *Les rêveries du promeneur solitaire*, op. cit., 7<sup>e</sup> promenade.

25 • Idem.

26 • Toutes les citations autour de Dieu et de la religion sont extraites de la « Profession de foi du Vicaire savoyard », op. cit.

Si l'on cherche la vérité en soi, on devient modeste, humble, « pénétré de son insuffisance », mais aussi libre, sincère envers soi-même, loin de toute vanité, obstination ou dispute, heureux. Les grands concepts métaphysiques n'apportent rien (on dirait entendre le Bouddha). « Tout ce qu'on appelle infini m'échappe (...) Je sais ce que l'âme est, sans savoir, son essence (...) Ce que je sais bien, c'est l'identité du *moi* qui ne se prolonge que par la mémoire (...) Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? Il est dès celle-ci dans le cœur des méchants. »

Cette religion naturelle n'est pas d'abord fondée sur la raison mais bien sur l'expérience et le sentiment intérieur. L'amour de soi et l'amour de Dieu ne font qu'un dans le « culte intérieur. En tout pays et dans toute secte, aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même est le sommaire de la loi. » En respectant la parole et la vie de Jésus, vous trouvez qu'il y a de la consolation dans l'Evangile.

Les religions ne sont que le résultat de la culture locale. « Toutes les religions sont bonnes et agréables à Dieu. » Mais si le Vicaire savoyard conseille de « retourner à (sa) propre patrie et reprendre la religion de (ses) pères », c'est sans doute pour ne pas se couper de ses propres racines, tout en conservant le libre examen dans l'introspection. Vous êtes resté protestant, malgré une tentative de vous convertir au catholicisme à Turin, mais en prenant un peu de hauteur et d'indépendance. « Un cœur juste est le vrai temple de la divinité. » Et la prière à Dieu n'est pas de demande, mais de louange.

Protestant ? Bouddhiste ? Déiste ? Loin de moi de vous affubler d'une étiquette, mais ce que j'ai découvert, c'est que j'étais profondément ...rousseauiste ! Votre retraite dans la nature

et la simplicité ouvrent à une grande créativité, par des propositions fortes pour régénérer notre vie et celle de la société.

## Ecrire

Pour conclure, je partagerai avec vous vos pensées sur l'écriture, qui n'est jamais facile, tout au moins pour ceux qui recherchent la pertinence et le style : « ...extrême difficulté que je trouve à écrire. Mes manuscrits raturés, barbouillés, mêlés, indéchiffrables, attendent de la peine qu'ils m'ont coûtée. Il n'y en a pas un qu'il ne m'est fallu transcrire quatre ou cinq fois avant de le donner à la presse. Je n'ai jamais pu rien faire la plume à la main vis-à-vis d'une table et de mon papier ; c'est à la promenade au milieu des rochers et des bois ; c'est la nuit dans mon lit et durant mes insomnies, que j'écris dans mon cerveau. »<sup>27</sup>

Cher Monsieur Rousseau, ce n'est pas parce que nous avons des ordinateurs que nous écrivons mieux ! La postérité a apprécié vos manuscrits et les a conservés. Nous nous en réjouissons. Je partage avec vous cette dernière pensée : « C'est une des singularités de ma mémoire qui mérite d'être dite. Quand elle me sert, ce n'est qu'autant que je me suis reposé sur elle : sitôt que j'en confie le dépôt au papier, elle m'abandonne ; et dès qu'une fois j'ai écrit une chose, je ne m'en souviens plus du tout. »<sup>28</sup> Laissons-là nos connivences et replongeons-nous, solitaires, dans nos marches et nos méditations.

**M.-Th. B.**

<sup>27</sup> • *Les confessions*, op. cit., livre 3.

<sup>28</sup> • Idem, livre 8.

# La faute à Rousseau ?

## Condition d'un discours écologique crédible

●●● **Jan Marejko**, Genève  
Philosophe, journaliste'

Rousseau, avec son bel éloge de la nature tel qu'il apparaît dans son œuvre posthume, *Les rêveries du promeneur solitaire*,<sup>2</sup> a joué un rôle important dans le succès de l'écologie. Un point parmi d'autres qui montre l'extraordinaire actualité du penseur genevois.

Aujourd'hui, tous les partis se déclarent soucieux de l'environnement. A tel point que même les anti-communistes les plus endurcis ne peuvent s'empêcher d'avoir une certaine nostalgie pour les « vieux » marxistes qui, eux, rêvaient d'un monde nouveau. Est-ce que notre vocation la plus profonde n'est pas de nous lier ou relier à quelque chose ou quelqu'un situé au-delà du temps et de l'espace, du recyclage et du triage ? Un exclusif souci pour l'environnement appelle donc quelques commentaires.

L'être humain peut nommer des objets, voire l'ensemble des objets, c'est-à-dire la nature, si chère aux écologistes. Depuis des millénaires, l'homme peut, par son discours, faire surgir le mouvement des corps célestes, celui des animaux ou encore celui de ses semblables, voire le sien propre (celui de son corps ou de son âme). Aussitôt que l'homme apparaît, il nomme les êtres et les choses. Il est un être parlant et, par là, montre que, s'il est certes un être naturel par son corps et ses fonctions, il n'est pas entièrement enfoui dans la nature. Comme l'a écrit H.-G. Gadamer, « l'homme s'élève au-dessus de l'environnement. Cela ne signifie pas qu'il quitte son environnement, mais qu'il adopte une nouvelle position envers lui, une conduite libre et à distance ».<sup>3</sup>

Si l'homme ne pouvait pas prendre une distance envers son environnement, il ne pourrait tout simplement pas le voir ni songer à en prendre soin. Il serait alors comparable à un animal, inséré dans un environnement et seulement attentif aux signes bienveillants ou malveillants qu'il en reçoit. Citons encore H.-G. Gadamer : « Le milieu conditionne le vivant ; un animal est sans dis-

*Lors de ces derniers mois, Vaudois et Genevois ont été rappelés à leur devoir essentiel. Taxe poubelle pour les uns, affiche montrant un brave citoyen affirmant avec enthousiasme : « Je recycle », pour les autres. Cet encouragement n'est pas nouveau. Dans une certaine mesure, Rousseau en est à l'origine ou, pour paraphraser la célèbre chanson de Gavroche dans Les Misérables, c'est sa faute. Mais il est loin d'en être entièrement responsable.*

1 • Auteur de plusieurs ouvrages philosophiques, Jan Marejko a publié l'an passé son premier roman, *Des Inconnus dans les couloirs*, Genève, Slatkine 2012, 264 p. (n.d.l.r.)

2 • Voir l'émouvant article de **Marie-Thérèse Bouchardy**, aux pp. 21-24 de ce numéro.

3 • **Hans-Georg Gadamer**, *Wahrheit und Methode*, Tübingen, J.C.B. Mohr 1972, p. 421 (traduction de l'auteur).

tance ni liberté, enclos dans son environnement. L'idée du monde contient une dimension de distance. »<sup>4</sup>

## Médor et le coucher du soleil

Grâce à la distance que le langage, le *logos*, nous permet de prendre envers la nature, nous montrons que nous ne procédons pas seulement d'elle. Nous sommes tout à la fois *dans* et *hors de* la nature, une *ek-sistence*, comme diraient certains philosophes existentialistes. Nous ne pourrions être complètement en elle que si nous cessions de parler. Comme un chien ou un orang-outang, nous ne pourrions dire ce qu'il y a, ce qui est. Seule la distance accordée par le *logos* permet de voir le soi et l'univers.

Même si sa position restait confuse, Heidegger le suggérait lorsqu'il déclarait, dans sa *Lettre sur l'humanisme*, que le langage est « la maison de l'être ». Il faut habiter dans le *logos* pour s'apercevoir que nos yeux nous mettent en contact avec ce qu'il y a. On ne peut imaginer Médor contemplant un coucher du soleil avec des larmes aux yeux et disant, comme cet enfant cher à Marie Balmay : « Seigneur, je te remercie d'avoir créé une nature aussi belle. »<sup>5</sup> Nous voyons la beauté du monde essentiellement par la naissance en nous d'une parole qui s'adresse, comme dans le cas de cet enfant, à quelqu'un situé au-delà du monde. Comment cette parole naît-elle ? A qui est-elle adressée ? Laissons chacun libre de méditer ces questions.

Toutes les cultures ont été sensibles à la distance que la parole crée entre nous et la nature. Mentionnons le Christ qui dit que le monde passera, mais pas sa Parole. Effectivement, si c'est le *lo* -

*gos* qui nous permet de voir la nature, il vient en quelque sorte avant elle. Elle n'existe pas solidement hors de nous, en elle-même et par elle-même.

Aujourd'hui, nombreux sont les intellectuels qui suggèrent que la langue est première, non le monde ou la nature, comme le croient la plupart des gens. Les spécialistes ont entendu parler de l'Hypothèse Sapir-Whorf (HSW) selon laquelle les représentations mentales dépendent des catégories linguistiques. L'exemple donné pour illustrer cette hypothèse est celui de la neige. En langue esquimau, il y a trois mots pour la désigner. Dès lors le terme générique de neige ne signifie rien aux yeux d'un habitant du Groenland.

Certains philosophes du XX<sup>e</sup> siècle s'appuient tellement - et parfois inconsciemment - sur cette hypothèse, qu'ils en viennent à penser que le monde n'existe pas indépendamment de la langue, et qu'il est donc entièrement contenu en elle. Ludwig Wittgenstein, par exemple, nous assure, dans son ouvrage au titre pédant *Tractatus logico-philosophicus* (1921), que « les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde ». C'est excessif : s'il n'y pas quelque chose hors des mots, la notion d'un monde ou d'une nature extérieurs à moi disparaît. Si une telle disparition se produit, comment reconnaître, d'une part, la

4 • Gilbert Hattois expliquant la position de Gadamer, in *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles 1979, p. 40.

5 • Phrase prononcée lors d'une interview que je n'ai plus retrouvée. Mais tout lecteur familier de l'œuvre de Marie Balmay reconnaîtra là l'un des axes de sa pensée : avancer sur le chemin qui fait de nous des sujets. Cet enfant a fait le premier pas sur ce chemin.

distance séparant l'homme de la nature et, d'autre part, se proposer de la protéger ?<sup>6</sup>

## Penser à la culture

Aujourd'hui, nous nous sentons menacés par la disparition de la nature, comme le montre l'actualité de Rousseau, le succès de l'écologie et aussi l'incroyable vogue du tourisme. Nos contemporains en Occident ont la danse de saint Guy.<sup>7</sup> Incapables de rester en place, ils s'agitent en permanence grâce aux trains, avions, voitures, bateaux de croisière, tel le Concordia, comme s'ils voulaient vite absorber tout ce qui reste du monde avant qu'il ne s'effiloche, contribuant ainsi, et paradoxalement, à le polluer par leur touristique agitation. C'est dans la crainte de voir le monde ou la nature détruits et la réaction irréflectie à cette crainte d'une apocalypse que s'enracine le mouvement écologique. Or, dans le cadre de ce mouvement, l'impact culturel du souci de la nature sur la culture est rarement pris en

compte. Une exception toutefois, le livre de Michel Maxime Egger, *La Terre comme soi-même*,<sup>8</sup> dans lequel l'auteur observe que « l'écologie extérieure ne suffit pas, qu'elle doit être complétée par une écologie intérieure, une écospiritualité ». En d'autres termes, ce n'est pas que de la nature qu'il faut s'occuper, mais aussi de la culture.

La crainte de voir la nature disparaître est justifiée. Au XVII<sup>e</sup> siècle, Descartes annonçait déjà le projet de la modernité : devenir maître et possesseur de la nature. La route de l'exploitation systématique de nos ressources était ouverte. Aujourd'hui, une telle exploitation fait frémir. Elle est condamnée. Mais ce n'est pas parce que cette condamnation est justifiée qu'il faut jeter le bébé avec l'eau du bain, c'est-à-dire chanter les louanges d'une réinsertion de l'homme dans la nature par le biais du triage ou du recyclage.

Bien qu'il ne songeât point à recycler des déchets, Rousseau a nourri l'aspiration à un complet enfouissement dans la nature, comme s'il avait voulu se détacher radicalement de la position cartésienne. Il ne s'agit plus, pour lui, de recueillir son ego pensant dans un « poêle », mais au contraire de l'immerger dans la totalité de la nature. Les *Rêveries du promeneur solitaire*, notamment la cinquième, nous montrent un esprit qui se souvient du bonheur que lui accordait le bercement de sa barque ancrée au bord de l'île Saint-Pierre. Dans cette œuvre posthume, il fait l'éloge d'une vie contemplative, favorisée par la douce oscillation des vagues du lac de Bièvre. Bonheur par fusion du moi dans son environnement, au lieu d'un moi qui prend conscience de lui-même et du monde en s'arrachant à toutes ses pensées et à toutes ses sensations.

6 • Il faut préciser ici que Wittgenstein a plus tard rejeté cette position. C'est ce que ses biographes ou hagiographes appellent le « second Wittgenstein ».

7 • Ce phénomène n'est pas nouveau. Dans sa deuxième *Lettre à Lucilius*, **Sénèque** tente de rendre son lecteur attentif au fait qu'il doit se méfier de la danse de saint Guy (sans employer ce terme bien sûr) : « Ce que tu m'écris et ce que j'apprends me fait bien espérer de toi. Tu ne cours pas çà et là, et ne te jettes pas dans l'agitation des déplacements. Cette mobilité est d'un esprit malade. Le premier signe, selon moi, d'une âme bien réglée, est de se fixer, de séjourner avec soi. »

8 • **Michel Maxime Egger**, *La terre comme soi-même. Repères pour une écospiritualité*, Genève, Labor et Fides 2012, 322 p. Voir la recension de cet ouvrage par **Marie-Thérèse Bouchardy**, in *choisir*, n° 630, juin 2012, p. 39, ou sur notre site internet [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch). (n.d.l.r.)

## Le syndrome de Cotard

Descartes et Rousseau peuvent être considérés comme deux figures du syndrome de Cotard, maladie de la psyché qui fait passer du sentiment d'occuper tout le cosmos (Rousseau) à celui d'en être coupé (Descartes), au point que, parfois, naît une sensation commune à ces deux figures : celle de ne plus avoir de corps, de ne plus occuper un point de l'espace-temps. Comment avoir un corps après que celui-ci s'est étiré dans tout le cosmos ou, à l'inverse, s'est coupé de lui ? Une fois fondu dans l'univers ou détaché de lui, le moi ne peut plus sentir qu'il occupe un lieu dans l'espace.<sup>9</sup>

Des générations d'admirateurs du philosophe genevois se sont engagées dans la voie qu'il a ouverte sans prêter attention aux nuances qu'il a faites devant la possibilité d'une adoration de la nature conduisant à une intemporelle jouissance de l'environnement.

Une complète réinsertion de l'homme dans la nature nous conduirait à nous dépouiller de notre langage et de la distance qu'il permet de prendre envers notre environnement. Cette distance est sacrée. Sans elle nous ne serions plus des êtres humains, quelle que soit, par ailleurs, l'insistance avec laquelle nous pourrions encore proclamer des droits de l'homme. Notons au passage que Rousseau est très loin d'une relation fusionnelle avec la nature, puisqu'il parle de son bonheur à l'île Saint-Pierre. Il accepte donc une relative déchirure entre lui et le cosmos.

Cela dit, le dilemme des écologistes est le suivant : soit protéger la nature en ramenant l'homme à une entité entièrement naturelle (l'inverse du cartésianisme), soit promouvoir la protection de la nature tout en respectant la distance qui nous permet de nous en détacher.

A vrai dire, ce dilemme peut être vite tranché : c'est en respectant la distance finalement *sur-naturelle* qu'il y a entre nous et notre environnement que l'écologie a un avenir. Mais toute la question est alors de savoir comment faire en sorte que cette distance ne soit pas prétexte à une conduite irresponsable dans les champs et parmi les animaux, et puis aussi, comme le souhaite légitimement Egger, dans nos âmes.

## Une situation unique

Quelle que soit notre réponse, elle ne sera crédible qu'à condition de respecter la place unique de l'homme dans la nature. Nous n'allons tout de même pas protéger la nature au prix de notre humanité ! Que celle-ci, en nous permettant de prendre du recul envers notre environnement, nous accorde la possibilité de nous comporter de manière irresponsable, c'est vrai ! Mais notre situation unique nous accorde aussi la possibilité de prendre soin de cet environnement et de nous comporter de manière responsable envers lui. C'est cette dernière possibilité que tout discours écologique doit faire surgir. Plus simplement, ce discours doit prendre en compte la protection de la nature évidemment, mais aussi le fait que nous ne sommes pas entièrement intégrés en elle, parce que nous sommes des êtres parlants. Dans les termes de la philosophie grecque, il n'y pas qu'une *phusis*, un cosmos, mais aussi un *logos*.

J. M.

9 • Il vaut la peine de préciser que, sans corps, sans occupation d'un lieu distinct dans la totalité spatio-temporelle, l'individu ne peut plus entrer dans une relation d'altérité. Voir **Françoise Dolto et Juan-David Nasio**, *L'enfant du miroir*, Paris, Rivages 1987, 164 p.

# Des hommes et des saints

●●● **Patrick Bittar**, Paris  
Réalisateur de films

Attention : découverte d'un cinéaste exceptionnel ! Sergei Loznitsa, réalisateur ukrainien né en Biélorussie, a présenté l'an passé à Cannes *Dans la brume*, son deuxième long-métrage. C'est une adaptation d'un roman de Vassil Bykov, écrivain biélorusse dont l'œuvre a été fortement marquée par son expérience de la Seconde Guerre mondiale (il s'est engagé dans l'Armée rouge à 17 ans). Loznitsa explique être intéressé par « les situations dans lesquelles l'homme n'a aucun choix. Le roman décrit des impasses absolues et les décortique méticuleusement. Et il montre très bien que l'individu n'est pas le seul responsable de sa paralysie : il subit les mouvements de la société. » L'histoire se déroule en 1942, dans la Biélorussie occupée par les Allemands. Deux partisans, des combattants de la Résistance soviétique, progressent discrètement vers une maison nichée dans la forêt profonde. Souchénia, un cheminot, y vit avec sa famille. Peu à peu, au fil de trois flashbacks donnant le point de vue de chacun sur les événements, le spectateur comprend qui sont ces trois hommes, comment ils se sont retrouvés engagés dans la Résistance et pourquoi Souchénia est soupçonné d'avoir donné ses camarades à la suite d'un sabotage. « Pour remonter aux racines de l'action, et prouver que celle-ci est parfois dé-

taillée par étape par étape cette suite d'événements que nous ne contrôlons pas mais qui déterminent notre existence. » Combien différente aurait été une adaptation américaine de cette histoire de vengeance ! Ici tout est dense d'humanité. Et aucun film français n'aurait osé proposer un personnage comme Souchénia (Vladimir Svirski, une révélation) : un pur, une figure victimaire (de l'Histoire) qui confine à la sainteté. Comme pour nous faire partager le vécu de ces périodes troubles où le voisin de toujours peut devenir une menace, la mise en scène de Loznitsa nous oblige à élucider ce que nous découvrons : contextualisation historique minimale, informations égrenées au fil de l'action, personnages tout en

**Dans la brume,**  
de Sergei  
Loznitsa

« Dans la brume »



retenue, dialogues rares, cadrages-étaux qui laissent un hors-champ à imaginer, saut temporel sans transition... Loznitsa revendique l'influence de maîtres de l'épure comme Bresson, Ozu ou Dreyer, et il peut sans conteste s'inscrire dans cette sublime lignée d'un cinéma dépouillé. Avec une grande maîtrise, il nous implique physiquement dans son univers (importance des détails concrets) et nous fait vivre ces 2h10 comme un *trip* (temps distendu) dans une forêt mystérieuse, magnifiquement rendue par la photographie d'Oleg Mutu (également chef opérateur d'*Au-delà des collines*).

## Prêtres en Argentine

Un film dont les personnages principaux masculins sont deux prêtres, c'est déjà rare, mais des prêtres présentés comme des héros, cela paraît improbable sous nos latitudes ! Certes, il y a eu le phénomène *Des hommes et des dieux*. Mais le succès de ce film français n'a-t-il pas été pour beaucoup redevable au fondement réel de son histoire ? *Elefante Bianco* est un film argentin. Et même s'il s'inspire de la vie du curé Carlos Mugica - un jésuite proche du mouvement des prêtres ouvriers, assassiné en 1974 par un escadron de la mort -, c'est une fiction, qui a pour cadre l'actuelle banlieue de Buenos Aires.

*Elefante Bianco* est le nom donné au bâtiment d'où les Pères Julian et Nicolas exercent leur ministère : une immense carcasse abandonnée de ce qui devait être le plus grand hôpital d'Argentine et qui est devenu le cœur du bidonville de la Vierge. Ici plus de trente mille personnes s'entassent dans des conditions infernales : pauvreté, insalubrité, violence, drogue...

Comment ne pas être touché par le sort accablant de ces laissés-pour-compte ? Et comment ne pas admirer le courage de ceux et celles qui ont librement choisi de les rejoindre pour améliorer leur quotidien ?

Le réalisateur Pablo Trapero décrit la vie de ces prêtres engagés avec un réalisme quasi-documentaire : célébration des sacrements, entretien de la chapelle, visites, protection des plus faibles. Amis de longue date, Julian et Nicolas s'interrogent, se disputent, doutent... Ils ont chacun leurs blessures, leurs fragilités.

Dès la première scène, on comprend que les personnages ne seront pas mythifiés : un homme dans la jungle, la nuit, se cache pour échapper au massacre d'un village perpétré par des paramilitaires. A l'aube, seul survivant, il pleure... Pas vraiment la réaction ordinaire du héros de film d'action ! Cette scène fait partie d'une longue séquence pré-générique, sans dialogue, particulièrement réussie. Il y a aussi cette succession inspirée de plans du bidonville sous les *Ave Maria* (en off) des prêtres réunis en prière.

Prier et aider sans mettre le doigt dans les rouages malsains du bidonville, c'est la ligne de Julian, dont va s'écarter le téméraire Nicolas. A travers leur désaccord est posée la question des limites de l'engagement de l'Eglise dans les combats pour plus de justice. L'ambition d'*Elefante Bianco* est généreuse, mais à embrasser trop de sujets, le scénario finit par n'en êtreindre vraiment aucun. Reste que le film est à voir, ne serait-ce que pour l'acteur belge Jérémie Rénier (Nicolas) qui, depuis *La Promesse* en 1995, où il avait 15 ans, en passant par le récent *Clocco*, n'a rien perdu de sa singulière candeur.

**P. B.**

**Elefante Bianco,  
de Pablo  
Trapero**

# Corps et esprits tourmentés

● ● ● **Valérie Bory**, Lausanne  
Journaliste

Le premier spectacle de James Thiérrée - *La symphonie du hanneton* (1998) - avait fait le tour du monde et récolté quatre *Molière* en 2006. James Thiérrée, magicien, acrobate et musicien, l'un des petits-fils inspirés de Charlie Chaplin, a passé son enfance dans le cirque de ses parents, Victoria Chaplin et Jean-Baptiste Thiérrée. *Au revoir Parapluie* était dans la même ligne poétique et comique. Dans *Raoul*, son avant-dernier spectacle, bouleversant, Thiérrée visitait le monde animal.

*Tabac Rouge*, son dernier spectacle, qu'on a pu voir à Lausanne et à Neuchâtel, est d'une autre veine. Thiérrée n'est pas sur scène mais en a assuré la création. Cette grosse coproduction, menée avec 16 autres théâtres et 6 « résidences de création », impressionne d'emblée par sa technicité sans failles. Le spectateur en prend la mesure, découvrant des dizaines de câbles électriques qui débordent de la scène, comme autant de tentacules technologiques. L'artisanat théâtral cher à Thiérrée est dans le disque qui gratte (Schubert, Bach ou ce chant envoûtant, arraché au temps), dans la table en bois, dans les chaises à roulettes, dans les machines-décor que Tinguely aurait adorées. Tout se roule ou s'incline. Et avant tout, dans les danseurs-acrobates, d'une maîtrise exceptionnelle. Tel ce solo convulsif sur le début du *Stabat Mater* de Pergolèse.

Face aux spectateurs, un mur de tubulures métalliques qui, en tournant, dévoile des miroirs en tôle qui reflètent personnages et éclairages.

Que reste-t-il de cet opéra sans paroles, de ce *chorédrame*, comme il l'appelle, de ce spectacle sans récit ? Un radeau de la méduse, une frénésie des corps dansants, capables de prendre des formes inattendues, entre bêtes et hommes, une chorégraphie perpétuelle, un spectacle enragé, des visions surprenantes. Comme ces corps immobiles, couchés sur les mâts métalliques d'une machinerie qui monte et descend. Le comédien Carlo Brandt, en démiurge, d'abord sorte de clochard éteint, affalé dans un fauteuil, appuyé sur un piano désossé, puis maître de la cérémonie, court, survolant le plateau, parlant une langue de papier froissé - grâce à un micro caché - où érucant des borborygmes inconnus. Thiérrée a sans doute fait sienne la phrase célèbre de Baudelaire : « La beauté sera convulsive ou ne sera pas. » Mais tout va trop vite, ne permettant pas toujours aux scènes qui se succèdent d'éclorer vraiment. Ainsi des corps-animaux, luminescents, de Victoria Thiérrée, trop brièvement esquissés.

Dans ce chaos orchestré, mais « dur », que certains spectateurs trouvent génial et qui en laisse quelques-uns agacés, on cherche en vain la poésie qui faisait le charme humain de Thiérrée dans ses

## *Tabac rouge*

Chorédrame  
de James Thiérrée,  
du 25 juin au 8 juillet,  
au Théâtre de la Ville,  
Paris

**Les revenants**

D'après Henryk Ibsen,  
mise en scène Thomas  
Ostermeier,  
du 5 au 27 avril,  
au Théâtre Nanterre  
Amandiers, Paris

précédentes créations. Et on regrette sa présence magique...

**Huit clos familial**

Dans la grande salle du Théâtre de Vidy à Lausanne, bondée, ce 16 mars, l'ambiance est électrique. Le metteur en scène vedette, le Berlinois Thomas Ostermeier (directeur artistique de la Schau Bühne de Berlin), a choisi de créer à Vidy cette pièce du grand dramaturge norvégien Ibsen (1828-1906). Qu'allait donc faire Ostermeier du monde d'Ibsen, de ses personnages en gués dans un carcan social où règne sur les âmes un protestantisme gardien de la morale bourgeoise ? Où l'aspiration désespérée au bonheur se heurte à la pression sociale ? Car *Les revenants* illustrent ce dilemme. Jusqu'à la folie du fils, Oswald, qui paie pour tous les non-dits qui l'ont précédé dans sa courte vie. Les fautes cachées des pères rejailiront sur les fils, comme il est dit dans la pièce. Les mensonges, les actes tus et camouflés sous l'apparence d'une vie bien réglée reviennent hanter les vivants. Ce sont eux, *les revenants*.

Le décor : un plateau tournant lentement sur lui-même, des meubles scandinaves, neutres. La scénographie, avec des projections et la vidéo, élargissent le huis clos familial. Un climat surgit, par moments envoûtant, comme lors de l'incendie de l'orphelinat édifié par la veuve, Mme Alving, à la gloire de son mari, pourtant volage (ô culpabilité), où de grands oiseaux noirs (projetés) traversent le décor.

Le secret de Mme Alving, partagé avec le pasteur Manders, c'est l'infidélité du mari, qui engrosse la bonne et dont on combinera le mariage avec un pauvre type (Engstrand) en échange d'argent. Vingt ans ont passé. La mère couve le

fils, Oswald, qu'elle a eu avec ce mari noceur, dont elle a couvert les excès, sauvegardant toujours les apparences : un fils élevé loin de la famille Alving par sa volonté. Il fallait la gamme d'émotions maîtrisées de la comédienne Valérie Dréville pour porter à la scène ces nœuds mentaux qui feront le terreau de la psychanalyse naissante. Le boomerang du passé va frapper encore. On frôlera l'inceste entre Oswald et Régine, du même père, mais sans le savoir. Confesseur et figure austère, repoussant autrefois le désir de la veuve désemparée, le pasteur est le *deus ex machina* qui règne sur ces âmes. Mme Alving lui révélera l'insondable tourment moral qui a été le sien et qu'elle apaisera un peu en révélant la vérité à son fils, ainsi qu'à Régine. Elle confiera à Manders comment elle a couvert les turpitudes de son mari.

Malgré l'intelligence du jeu, de la scénographie et de la mise en scène, on reste sur sa faim. Ostermeier a revêtu le pasteur Manders d'un costume gris, qui s'accorde à sa personnalité telle que l'a voulue le metteur en scène : Manders suscite surtout l'ennui. Pourtant, quand on lit la pièce, on comprend qu'il y a de la place pour la compassion et même pour une certaine empathie chez cet homme de Dieu, presque caricatural dans sa raideur. Ce qui n'est pas sans susciter des rires dans la salle, les spectateurs ne sachant pas très bien sur quel pied danser.

Quant à la jeune fille (Régine), née des frasques du notable Alving, elle a été engagée par Mme Alving comme servante. Le metteur en scène l'a voulue délurée à souhait, parlant comme une fille d'aujourd'hui, ce qui fait qu'on ne comprend pas tout ce qu'elle dit. En résumé, une réalisation parfaite mais décevante.

**V. B.**

# La vierge sage et le jeune voyou

Marie Noël, Sergueï Essenine

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain et traducteur

Une poétesse chrétienne ! A l'époque de Colette, du féminisme et de la « libération de la femme » ! Depuis combien de temps la France n'en avait-elle pas eu ? En avait-elle même jamais eu ? Exception faite de certaines religieuses. Marie Noël rappelle par moments Simone Weil, cette autre vierge indomptable, cette autre lionne, cette autre immolée, cette autre emmurée vive dans le cœur de Jésus, cette prisonnière volontaire de l'Amour, et je dirais presque, sans crainte de blasphémer, de l'inferral amour. L'une faisait de la philosophie et l'autre écrivait des poèmes. Ce sont deux sœurs.

De la vie de Marie Noël (1883-1967), il n'y a rien à savoir et donc rien à dire. C'est une page blanche sur laquelle Dieu seul a écrit et une autre page sur laquelle elle a écrit à Dieu. Les religieuses, les cloîtrées en Dieu ont-elles une biographie ? Mais l'extraordinaire, c'est que Marie Noël ne rentre pas au couvent. Elle n'entre pas en religion. Elle y naquit, elle y grandit, elle vécut dans la cage de son monde intérieur.

La biographie, c'est l'accidentel. Une religieuse renonce au monde, donc à l'accidentel, donc à l'anecdote, cette anecdote qui est encore l'histoire des hommes, pour entrer et se perdre dans l'unique nécessaire.

## Une guerrière apeurée

Marie Noël a vécu dans le monde, cachée du monde, ne se montrant qu'à Dieu, et même parfois cachée à Dieu. « En ce temps-là, dit-elle, j'aurais suivi le Christ de loin, cachée dans la foule sans oser l'approcher. Il ne m'aurait pas vue, et s'il avait regardé de mon côté, j'aurais baissé les yeux. » (Elle ne

**Marie Noël**, *Almanach pour une jeune fille triste*, Paris, DDB 2011, 544 p.

Marie Noël



dit pas : détourné la tête.) « C'est une grâce pour moi qu'il ait voulu lui aussi se cacher [aux yeux et aux sens] dans le mystère de l'hostie. J'aurais eu peur d'aller à Lui, j'aurais eu peur de l'Homme, je n'ai pas eu peur du Pain. »

Le ton est donné : toutes ses réflexions sont de cet ordre. C'est le combat d'une âme. Cette femme est une guerrière qui a en face d'elle le plus puissant et le plus terrible des adversaires : Dieu. Sans omettre celui qui est son ombre, son singe et son simulacre : Satan.

Quand on passe dans une telle société tous les jours de sa vie, de quel prix peuvent être pour une telle âme les plaisirs passagers des sens et les biens éphémères de ce monde ? Le monde n'existe pas pour celui qui a choisi de vivre caché. On peut parler à son sujet d'une religion de terreur, d'une foi terrorisée ou tout simplement craintive. C'est qu'on ne sait pas et qu'on ne veut pas savoir que la terreur est l'envers de la joie, et qu'elle se loge au cœur de la terreur. Les enfants le savent, les adultes l'ont oublié. Et les saints, ou ceux qui leur ressemblent, sont restés des enfants, des enfants qui cherchent Dieu leur père qu'ils ont perdu.

De sa poésie, elle dit : « Je l'ai toujours écrite en cachette. Je voudrais qu'une petite fille la chantât en allant à l'école, croyant qu'elle vient d'elle et non de moi, sans même très bien en comprendre le sens. » Car le chant, le rythme, la marche, le son d'une voix et le battement d'un cœur passent le sens. Car la poésie n'est pas écrite pour être commentée par des universitaires mais pour être chantée par des enfants sur le chemin des écoliers.

« O mon enfant, sois douce  
[ et ne prends pas la fuite.  
Tu vas mourir, tu vas pourrir,  
[ Dieu l'a permis.

Et moi qui t'aime et te pleure,  
[ je t'ai conduite  
A l'épouvantement  
[ comme un agneau soumis.

Sois douce, mon enfant,  
[ abandonne ton heure  
A ta maîtresse de ténèbres et pâlis :  
Quand ton cœur roulera  
[ dans l'ombre intérieure  
Comme un noyé par l'eau fatale  
[ enseveli,

Fais-toi docile et coule.  
[ Avale tout l'abîme  
Où le ciel renversé  
[ sombrement t'engloutit.  
Coule, joignant les mains.  
[ C'est au fond qu'est la cime  
Où le ciel se retourne  
[ et rentre au Paradis. »

Combien de petites écolières chantent aujourd'hui les poèmes de Marie Noël en se rendant à l'école ? Quelle petite écolière d'aujourd'hui comprendrait effectivement le sens de ces mots ? Marie Noël a tremblé sans cesse. Elle a eu peur de tout. De Dieu, des hommes, de la vie, de la mort, du Diable, du Ciel et de l'Enfer. Et elle a eu raison de trembler. Mais elle a lutté contre ses adversaires et elle n'a pas été vaincue, elle est tombée et chaque fois elle a été relevée.

La peur est le commencement de la joie. La crainte est le commencement de l'amour. « Si l'Enfer, le Mal est éternel, il tourmentera éternellement le Paradis, écrit-elle. Éternellement le Paradis sera inquiet comme une bonne famille qui par malheur a un fils au bain ou un frère aux fous et qui ne peut jamais s'en consoler. Je connais des saints qui n'en dorment pas. Et tous ces saints auxiliaires ont envie d'aller tirer d'affaire ce prochain du dehors qui s'est

mis dans un mauvais cas. Et les saints hospitaliers ont envie d'aller panser les brûlures éternelles. Personne n'est tranquille là-haut. Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même a parfois envie de quitter les justes et de repartir avec sa croix pour le salut des insauvables. »

## La dame d'Auxerre

Marie Noël n'est pas une mystique. Elle n'a jamais franchi un certain seuil, ni voulu le franchir. Ce n'est pas Thérèse d'Avila, Catherine de Sienne ou Angèle de Foligno, ces terribles amoureuses du Christ qui voulaient dans leur chair éprouver les tourments de l'amour. On appelait cette vieille fille (restée une toute petite fille) la dame d'Auxerre. Elle connut Montherlant et pria pour lui. Montherlant le savait. Elle tira une grande poésie du drame de sa vie intérieure et fut la vierge sage et forte qu'exalte l'Écriture et qui a toujours de l'huile dans sa lampe pour le jour ou la nuit où le divin Epoux viendra la réclamer.

Sage et forte, c'est justement ce qu'elle ne croyait pas pouvoir jamais être. Ne lui ôtons pas son tourment, ses larmes, son combat et la joie que procure tout combat, sans parler de celle de réussir un poème. Elle parle sans cesse de l'Ennemi. Sans cesse elle a affaire au Diable, comme le curé d'Ars. Elle s'accuse de n'avoir ni foi ni espérance ni charité. La crainte remplit parfois tout son cœur. Il faut bien loger cette mendicante importune. « Il eût fallu, dit-elle, s'évader comme quelqu'un qui se croit appelé de Dieu, mais j'étais toute petite et sourde à tous les appels. Ayez pitié, Seigneur, des petits et des faibles. » Sa grandeur était dans sa petitesse et sa force dans sa faiblesse, comme dit si justement l'Apôtre.

## Sergueï Essenine

Après la poétesse, après la vierge emmurée, après la dame de la ville, des cahiers d'écolière et des agenouillements dans l'ombre des églises, après la femme cachée, voici le lys des champs, le vagabond des haies, des talus, des forêts, le jeune Russe rimbaldien, Sergueï Essenine (1895-1925).

Comment peut-on expliquer la poésie ? Enseigner la littérature ? Donner faim à ceux qui sont rassasiés ? Il y a en tout homme créé à l'image de Dieu un poète et un philosophe (le poète précédant chronologiquement le philosophe). L'homme qui chante, qui prie et célèbre, et celui qui raisonne et qui explique. Celui qui s'adresse à Dieu du fond de sa misère et celui qui définit Dieu dans ses attributs. L'homme de sang chaud et celui de sang froid. Celui qui court comme un furet dans la forêt, et celui qui dessine des jardins pour l'agrément des gens du monde et de la ville.

Malheureusement, depuis longtemps, en Occident du moins, l'explication a pris le pas sur la chanson, et la ville sur la campagne. Il y avait autrefois un peuple et des poètes qui en étaient la voix articulée. Ce peuple a disparu et les quelques poètes qui subsistent ou qui s'intitulent tels ne sont la voix ou le chant de rien du tout. Valéry fut le dernier à tirer quelques vers passables de son tête-à-tête obstiné avec soi-même et avec son miroir.

Sergueï Essenine fut un temps à son aurore la voix du peuple russe qui embrassa la Révolution dans un élan d'enthousiasme et d'amour. Le peuple russe d'alors était un peuple de paysans, mi-chrétien, mi-païen, mais profondément religieux et attaché au caractère sacré de la terre, et il crut un instant que la Révolution était une

**Sergueï Essenine,**  
*La confession d'un voyou,* Lausanne, L'Âge d'Homme 2013, 104 p.

extension du Christ russe. Cet instant ne dura pas et Essenine, qui avait été l'un de ses chantres les plus purs, comprit très vite que la Révolution, c'était la ville qui allait manger la campagne avec sa faune et sa flore et que le poète n'aurait plus à chanter que des assassins et des idéologues comme le fit Vladimir Maïakovski. Et que le Christ disparaîtrait du cœur des hommes. Une Russie en fer remplacerait la vieille Russie en bois qui avait échappé à l'emprise de Pierre le Grand. Cette Russie pour laquelle Tolstoï avait tant prié. On lui avait ôté le Christ et on lui avait donné à la place des biens de consommation. On avait rempli son ventre et tué son âme. « Si tu es le Fils de Dieu, change ces pierres en pains. » La Révolution avait réussi ce miracle. Le Christ, lui, n'était pas venu remplir

les ventres. Essenine s'éloigna des villes et retrouva le Christ agonisant dans ce qui restait encore de vierges campagnes.

Chez nous, en Occident, le ménage avait été plus vite fait. Francis Jammes et Ramuz avaient décrit le crépuscule de la vieille civilisation homérique et paysanne. Mais c'étaient déjà l'un et l'autre des citadins mûrs et résignés. Ramuz était un protestant de la ville qui voyait s'en aller avec tristesse le monde paysan et catholique du Valais, occupé quant à lui à des problèmes d'écriture, trouvant dans l'exercice de son métier d'écrivain suffisamment de vertus artisanales, tandis que Gustave Roud s'était réfugié dans la poésie et le romantisme allemand, son église à lui. La jeunesse d'Essenine ne lui permit pas ces accommodements d'homme mûr. Il lutta avec les armes de la jeunesse contre une Révolution qui n'était encore qu'à son commencement, et ses armes étaient des vers. Armes blanches d'un jeune homme dont les mains étaient pleines de terre, les yeux pleins de pleurs et qui lutta avec ses poings contre les nuages.

## Le voile dans tous ses états

*Exposition « Voile & dévoilement »*  
jusqu'au 12 avril 2013, Hall d'Uni Dufour  
(Université de Genève)

L'exposition retrace l'histoire du voile en tenant compte des significations que les différentes sociétés lui ont attribuées au cours du temps, et questionne les symboles religieux et/ou culturels.

\*\*\*\*\*

*Colloque « Voile, corps féminin et pudeur, entre Islam et Occident : approches historiques et anthropologiques »*,  
jeudi 11 avril, Uni mail, salle MR070,  
de 14h à 18h ;  
vendredi 12 avril, Uni Bastions, salle B106,  
de 8h30 à 16h30.

### Organisation et renseignements :

Université de Genève :  
Unité en études genre (dept MELA)  
et Unité d'arabe de la faculté des lettres  
[www.unige.ch/public/index.html](http://www.unige.ch/public/index.html)

« Bêtes, bêtes, bêtes, venez à moi,  
Dans les tasses de mes mains,  
[ pleurez votre colère.  
Sœurs chiennes, frères chiens,  
Je suis comme vous  
[ persécuté par les hommes,  
Si la faim des murs en ruines  
Doit m'empoigner par les cheveux,  
Je mangerai la moitié de ma jambe  
Et je vous jeterai l'autre à ronger.  
Je ne suivrai nulle part les hommes,  
Je crèverai plutôt avec vous  
Que de ramasser une pierre  
[ de la terre aimée  
Pour la jeter sur le fou  
[ le plus proche. »

G. J.

# Newman

Raconté par Jean Honoré

Mgr Jean Honoré, cardinal depuis 2001, est décédé le 28 février dernier à l'âge de 92 ans. Il avait étudié inlassablement l'œuvre de Newman, lui aussi cardinal, et cela, à travers ses lettres innombrables, ses poèmes, ses homélies et ses romans. Le titre qu'il a donné à son dernier livre ne pourrait être plus parlant...<sup>1</sup>

Newman fut un témoin de son temps et le cardinal Honoré le décrit ici à travers sa correspondance. Newman est l'aîné de six enfants. Son père, banquier, fait de mauvaises affaires, perd sa situation et meurt peu après, lui confiant la fratrie. La mort brutale de sa petite sœur chérie lui causera un immense chagrin. A 15 ans, Newman vit une rencontre intérieure avec Dieu qui orientera toute sa vie. Il devient prêtre après des études brillantes à Oxford, participe au fameux mouvement d'Oxford et, à l'âge de 44 ans, se convertit au catholicisme. Il passe de longs mois à Rome. A son retour, ses amis et sa parenté le reçoivent froidement, se sentant peut-être trahis. Il fonde l'Oratoire de saint Philippe de Néri et devient ensuite recteur de l'Université catholique de Dublin. Newman jouit d'une grande richesse de tempérament qui concilie l'aptitude du moi à se rencontrer au-dedans,

avec celle de se projeter dans le rapport à autrui et dans l'action. Tout montre en lui un équilibre humain des facultés, équilibre qui lui confère une certaine supériorité, malgré une forte émotivité que ses amis relèvent. Sa vie est d'ailleurs tissée d'amitiés très fortes mais aussi d'inimitiés qui le font souffrir. Malgré de nombreuses difficultés relationnelles touchant à la fondation de l'Oratoire, Newman gardera, envers et contre tout, un certain optimisme jusqu'en ses dernières années de vie.

Personnage hors du commun, le cardinal se laisse aisément surprendre par la beauté des paysages ou des monuments. Attaché à la culture grecque et latine, il émaille ses lettres de citations poétiques ou tragiques. Très sensible à la musique (violoniste), il lui arrive de confier son sentiment aigu de l'affinité qu'il ressent avec elle. N'a-t-elle pas le privilège d'introduire au seuil du monde invisible auquel s'accorde la foi ?

Le voyage de six mois qu'il effectue en Méditerranée marquera sa vie. Il en gardera le souvenir d'une expérience douce-amère (découvertes de beautés mais aussi maladie, avec la menace très réelle de sa mort). Un de ses plus beaux poèmes date de cette époque : *Conduis-moi douce lumière...* La poésie, dira-t-il, est la détente de l'homme chargé et l'occupation du paresseux. Livre passionnant pour qui aime Newman ou pour qui voudrait le connaître.

**Marie-Luce Dayer**

**Jean Honoré,**  
*Newman, tel qu'en lui-même*, Paris, Cerf  
2012, 208 p.

1 • Le cardinal Honoré avait publié en septembre 2010 dans notre revue un article intitulé *Servir la vérité. John Henry Newman*. A lire sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch). (n.d.l.r.)

# Les défis de la théologie

Sous la direction de  
**Hans-Christoph Askani, Carlos Mendoza, Denis Müller, Dimitri Andronicos**  
*Où est la vérité ? La théologie aux défis de la « Radical Orthodoxy » et de la déconstruction*  
 Genève, Labor et Fides  
 2012, 358 p.

Cet ouvrage rassemble les contributions de quinze théologiens et philosophes qui se prononcent sur deux dynamiques du débat théologique actuel : la *Radical Orthodoxy*, dont l'anglican John Milbank est l'un des principaux représentants, et la déconstruction.

*La Radical Orthodoxy* se caractérise essentiellement par le fait de prendre au sérieux les premiers commandements du Décalogue (« Je suis le Seigneur ton Dieu. Tu n'auras pas d'autre dieu devant moi... »), jusque dans leurs dernières conséquences. Ce mouvement allie un conservatisme doctrinal à un progressisme social. Ses disciples combattent le rationalisme moderne et en contestent la prétendue toute-puissance en matière religieuse.

La deuxième dynamique est celle de la déconstruction, issue du philosophe Jacques Derrida, selon laquelle la signification d'un texte donné (essai, roman, etc.) est le résultat de la différence entre les mots employés, plutôt que de la référence aux choses qu'ils représentent. Certains théologiens contemporains cherchent à appliquer la déconstruction pour critiquer radicalement les traditions chrétiennes.

L'ouvrage pose la question de la vérité en régime théologique et de la légitimité de poser cette question dans les termes des deux courants de pensée précités. Il demande comment mieux articuler théologie et philosophie, sans rien céder des exigences de la première

re, tout en participant de manière compréhensible et percutante aux débats intellectuels et culturels actuels. Certains auteurs tentent même de suggérer une troisième voie.

La contribution de Denis Müller propose une excellente synthèse des positions des différents exposés : « Une orthodoxie pas assez subversive, pour une radicalité pas assez moderne. » Le théologien protestant insiste sur la nécessité d'une refondation de la théologie avec une visée universelle et anti relativiste, mais il reconnaît la difficulté d'une telle démarche qui doit à la fois éviter l'écueil du relativisme pur et simple et celui de l'orthodoxie radicale.

Il conclut en énonçant des vertus théoriques et pratiques pour la future tâche de la théologie : *l'imagination* « pour faire craquer le conformisme académique et pieux », *l'étonnement* « qui seul permet de découvrir du neuf », *le courage* pour « ne pas céder à la pensée correcte d'une politique universitaire utilitariste », *la lucidité* pour « éviter la confusion intellectuelle et l'adaptation non critique aux modes ambiantes », *l'écoute* pour ne pas se laisser séduire par le « discours de la bien-pensance, du tout médiatique et de la bonne-gouvernance », *la pensée* afin de « ne pas rallier trop vite les catéchismes ou suivre les troupes », *la liberté* enfin, « source authentique d'une radicalité de service et non de domination ».

**Jacques Schouwey**

# Bible

## Analyse narrative

Raconter vient de la nuit des temps, mais l'approche scientifique d'une narration est un phénomène récent qui plonge dans le monde que le texte déploie devant le lecteur et qui suscite chez celui-ci un déplacement. C'est seulement depuis 1970 que certains exégètes s'intéressent au travail de la lecture et non plus uniquement à celui de l'écriture. Ils ont développé ce qu'on appelle *l'analyse narrative* ou la *narratologie*.

Si, en schématisant, on peut dire que la lecture historico-critique d'un texte s'intéresse au *quoi*, c'est-à-dire au contenu-même du texte et à ses différentes couches, et que l'analyse structurale ou sémiotique s'attache à poser la question du *comment*, donc à chercher des réponses dans le vocabulaire et l'organisation du texte lui-même, on pourrait dire que la narratologie s'attache au *pour quoi*, en vue de *quoi*.

D'une autre façon, on peut dire que l'exégèse historico-critique fait une lecture avec une perspective diachronique, l'analyse structurale avec une lecture synchronique (lecture du texte dans son état final) et l'analyse narrative avec une lecture pragmatique, car elle étudie le devenir du texte. Mais les uns nous invitent à ne pas opposer ces méthodes car en dernier ressort elles doivent s'articuler.

La narratologie observe « comment le narrateur met en récit l'histoire racontée à l'intention de ses lecteurs », elle s'intéresse donc principalement aux effets du récit sur le lecteur.

Le récit a été dans la Bible le moyen par excellence de dire Dieu. Si les juifs et les chrétiens ont raconté des histoires et les racontent encore, c'est parce qu'ils croient en un Dieu qui s'est révélé et se révèle toujours et encore dans l'Histoire. Et ils ont utilisé un véhicule littéraire pour dire un message de salut. Utiliser l'outil de l'analyse narrative à propos des récits bibliques, c'est observer la stratégie de communication qui permet à l'auteur de « programmer » la lecture de ses lecteurs.

Cet ouvrage de Daniel Marguerat et d'André Wénin déplace notre attention de l'auteur au lecteur et nous ouvre à un questionnement original quant au type de lecteur généré par un type de récit. Au fil des chapitres, les théologiens se posent plusieurs questions : quelle figure de lecteur chaque Evangile vise-t-il à construire ? quel jeu se noue-t-il entre le narrateur et le lecteur ? Ils éclairent l'usage d'outils particuliers dans la stratégie de communication des narrateurs, comme la temporalité, la répétition, les différents points de vue, la mise en scène et l'ironie dramatique. Ils analysent aussi des procédés littéraires globaux : le discours, le récit, la vérité et la fiction, l'intertextualité et l'élaboration de sens.

L'ouvrage, qui étudie une dizaine de récits bibliques, contient différents articles, compte-rendu de colloques ou chapitres d'autres publications.

**Anne Deshusses-Raemy**

**Daniel Marguerat, André Wénin,** *Saveurs du récit biblique. Un nouveau guide pour des textes millénaires,* Montrouge/Paris, Bayard/Labor et Fides 2012, 360 p.

---

 ■ Spiritualité
 

---

**Jean Vanier**

***Les signes des temps à la lumière de Vatican II***

Paris, Albin Michel 2012, 168 p.

« L'Eglise a le devoir de scruter les signes des temps », aime à rappeler Jean Vanier en introduisant son plaidoyer pour un meilleur traitement des handicapés. A la clôture du Concile, il était affirmé que « les handicapés étaient les préférés du Royaume de Dieu ». Prise de conscience nécessaire car l'auteur rappelle que jusqu'en 1964, date de fondation de l'Arche, les handicapés devaient souvent se cacher. N'y avait-il pas une suspicion de relation entre leur délabrement physique et les péchés de leurs géniteurs ? Jean Vanier comprit mieux que quiconque que l'Eglise est un Corps et que les plus faibles sont nécessaires à ce Corps et doivent être entourés avec honneur. Cet homme si inspiré a été conforté par les dires du Concile. Il a su créer au sein de l'Arche des communautés accueillant pour y vivre des personnes avec un handicap, aidées de leur assistant, dans une ambiance stimulante. L'objectif est de permettre à chacun de grandir dans un amour empreint de sagesse. Aujourd'hui, on compte plus de 140 communautés à travers le monde, vivant toutes du même esprit.

Jean Vanier a aussi fondé, avec Marie-Hélène Mathieu, Foi et Lumière, une association regroupant les personnes handicapés, leurs familles et leurs amis pour partager ensemble et célébrer la vie. Elle compte 1500 communautés dans 80 pays. L'auteur se dit un peu déçu par la perte de vitalité et d'enthousiasme des membres de son Eglise qui peinent à s'engager auprès des pauvres pour leur annoncer la Bonne Nouvelle. Il incite à se libérer des convenances étriquées, qui laissent sur le bord du chemin trop d'exclus, afin de se laisser davantage modeler par l'Esprit créateur.

Monique Desthieux

**Gertrude d'Helfta**

***Le Héraut de l'amour divin.***

*Lu par Sœur Marie-Béatrice Rétif*

Paris, Cerf 2013, 160 p.

La collection de l'abeille, dans laquelle paraît ce livre, offre une lecture d'une œuvre littéraire, spirituelle ou théologique. Nous sont proposés ici des extraits d'un livre de sainte Gertrude (1256-1302), abbesse d'Helfta en Saxe. Marie-Béatrice Rétif, qui commente *Le Héraut de l'amour divin*, est abbesse bénédictine de Saint-Luc du Temple de Limore dans le département de l'Essonne. Elle s'appuie sur son expérience spirituelle personnelle.

Sainte Gertrude, souhaitant que d'autres profitent des grâces qu'elle a reçues, donne le récit de la grâce de sa vie depuis neuf années. Sœur Rétif montre comment Gertrude a mis sa confiance en Jésus, comment, dans la liberté du cœur, elle vit une immense gratitude. La liberté du cœur plaît à Dieu, dans le rapport aux objets d'abord : Gertrude ne garde que ce qui lui est vraiment nécessaire et donne ce qui ne l'est pas ; dans les occupations ensuite : elle ne remet pas à plus tard ce qui doit être fait, pour ne pas encombrer sa pensée, ce qui risquerait de détourner son attention de Dieu. Gertrude est de la même trempe que la petite Thérèse de Lisieux, six siècles plus tard. Et elle dessine un chemin pour aujourd'hui.

Jean-Daniel Farine

---

 ■ Economie
 

---

**Rohan Sant**

***Comment en vient-on aux délocalisations et à la désindustrialisation en Suisse ?***

Lausanne, Favre 2012, 142 p.

Le sous-titre explicite parfaitement ce qui est visé par le journaliste économique : *Quand la vente d'entreprises suisses à des groupes étrangers rime avec démantèlement, destruction d'emplois et perte de savoir-faire*. Alusuisse, Bally, Cardinal, Castolin, Saurer, Suchard... et jusqu'à Serono, la liste est longue de ces entreprises suisses, pionnières dans leur secteur, passées sous le contrôle d'entreprises étrangères, et dépecées.

Le danger ne vient pas tant du transfert de la propriété juridique. Après tout, on ne compte pas les entreprises suisses ayant acquis des fleurons industriels à l'étranger, sans compter les cerveaux bien formés dont témoigne la liste impressionnante des prix Nobel décernés à des Suisses. Qui plus est, quelques secteurs, biotechnologie, horlogerie... nourrissent de belles promesses. La création de nouveaux emplois dans les services font plus que compenser la perte d'emplois dans le secteur industriel.

Comme l'a bien vu Rohan Sant, le vrai danger n'est pas non plus la plus grande difficulté de maintenir une forte croissance de la productivité lorsque le tissu industriel s'affaiblit ; c'est la perte de savoir-faire.

Le mérite de ces pages à la lecture facile est d'avoir situé ces événements économiques suisses dans le contexte global de la spécialisation internationale du travail. Le journaliste peint un tableau aux couleurs du poker-menteur, où les pays les plus gros, sans vergogne, trichent ; ce qui accroît pour tous les risques économiques.

Etienne Perrot

Fort de cet arrière-fond vécu, Pierre Farron fraye des chemins nouveaux entre la Bible et l'éthique sociale. Les textes de l'Écriture qui posent problème deviennent stimulants, car ils nettoient le cerveau de la scorie des réponses toutes faites ; ainsi le *shabbat*, qui n'est pas fuite devant l'effort, mais re-création, liberté retrouvée.

Certes, trompeuse est l'expression *sens du travail* du sous-titre. Il ne s'agit encore - c'est déjà beaucoup - que de signification. Le sens, c'est autre chose. Il procède du désir profond, singulier, que le langage, qu'il soit théologique ou psychologique, réduit à des mots. A défaut du sens, Pierre Farron donne une signification plausible à ce que notre civilisation passagère impose plus que jamais comme le sésame de toute vie réussie.

Etienne Perrot

#### Collectif

##### **La tyrannie du bien manger**

Namur, Feuilles familiales 2012, n° 101, 88 p.

A l'intersection entre l'individuel et le collectif, l'alimentation illustre bien les contradictions de notre société. Une dizaine de témoignages nous éclairent sur des questions comme l'allaitement maternel, la cuisine de grand-maman, les prescriptions de la diététique. Les contributeurs expriment une certaine lassitude devant le caractère normatif et impérieux des recommandations alimentaires. Ces dernières ne tiendraient souvent pas compte des facteurs plaisir et convivialité et prendraient les gens par la mauvaise conscience : le péché contre la santé, la faiblesse devant la tentation. De plus, les recommandations varient avec le temps : ce qui est conseillé à telle époque est relativisé quelques années plus tard. C'est ce qu'une théologienne appelle « le culte de la santé à travers la tyrannie du bien manger ». La conclusion ouvre la perspective et évoque les liens entre le critère santé et les critères proximité ou diversité. Un regret cependant : les prescripteurs de comportements propices à la santé ne le font pas par volonté normative, mais en connaissance de l'impact de la « malbouffe » sur les coûts de la santé, et car ils voient que les progrès de l'obésité dans le monde sont un phénomène de société qui ne doit rien à la fatalité.

René Longet

#### ■ Société

##### **Pierre Farron**

##### **Dis, pourquoi tu travailles ?**

*Sens du travail entre théologie et sciences humaines*

Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture 2012, 256 p.

Le sous-titre croise la théologie et les sciences humaines, ce qui cache un peu la richesse de cette cure d'âme d'un genre très personnel. Sa propre expérience du travail, avec ses solidarités et ses contradictions, et pas simplement son rôle de pasteur, permet à Pierre Farron de mettre en valeur le labeur quotidien ; et ce, sur des terrains diversifiés, depuis l'atelier sale et bruyant jusqu'au chauffeur de bus traumatisé par deux accidents mortels pour lesquels il n'y était pour rien. Le témoignage le plus fort naît de l'association lausannoise *Trav'aïe*, lieu de vie, d'écoute pour toutes celles et ceux que le travail amoindrit, et pour les chômeurs qui perdent le sens de leur vie, désorientés par l'absence de cet ancrage social.

Sous la direction de  
**Charles Magnin et Christian Alain Muller**  
**Enseignement secondaire**

*Formation humaniste et société.*

*XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*

Genève, Slatkine 2012, 440 p. + film DVD

Cet ouvrage constitue les actes du colloque international et pluridisciplinaire tenu à Genève en mars 2009, à l'occasion du 450<sup>e</sup> anniversaire de la fondation du Collège de Genève par Calvin.

Une première partie est composée de quatorze articles de chercheurs et chercheuses qui donnent un aperçu des formations offertes autrefois et des questions qui alimentent la réflexion pédagogique d'hier et d'aujourd'hui. Comment concilier une formation humaniste élitaire et une culture générale préparant à la vie professionnelle ? Comment a-t-on fait face à la massification, c'est-à-dire à l'arrivée en masse des élèves au niveau secondaire ? Comment intégrer les moyens informatiques, Internet et autres, dans un enseignement qui se veut adapté à la modernité, tout en préservant cette culture dite humaniste ?

On retiendra deux contributions à titre d'exemple. Béatrice Nicollier (Université de Genève) évoque le temps où Calvin et Bèze organisaient le Collège et l'Académie, pépinière de pasteurs : avec un programme centré sur le latin, le grec, la dictée et la religion, soucieux des bonnes mœurs. Rebecca Rogers (Uni Descartes Paris) propose une contribution sur l'accès aux femmes à l'enseignement humaniste au XIX<sup>e</sup> siècle, objet de revendications féministes. A Genève, pendant longtemps, les programmes n'étaient pas les mêmes au Collège et à l'Ecole supérieure de jeunes filles. Il a fallu attendre les années 1970 pour que la mixité soit instaurée dans les classes, non sans provoquer des craintes chez les enseignantes, à tort, car filles et garçons bénéficient de la mixité.

Une partie importante est consacrée au Cycle d'orientation de Genève, sujet de bien des débats et toujours à réformer.

La dernière partie donne la parole à quelques enseignants qui, conscients des difficultés qu'ils rencontrent (crise de l'autorité, concurrence des médias, indifférence par rapport à notre héritage culturel), se mon-

trent passionnés par leur métier. Enfin, des bibliographies abondantes, des index, un CD de témoignages d'anciens collégiens offrent une précieuse source d'information.

Françoise Gaud

**Jean de Viguerie**

**Les pédagogues**

*Essai historique sur l'utopie pédagogique*

Paris, Cerf 2011, 160 p.

Fort intéressant ce tour d'horizon, du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, à propos de pédagogues de renom qui ont orienté les choix éducatifs. Utopie pédagogique désigne le rêve d'une formation idéale pour l'enfant, qui, de fait, se déroule souvent dans l'ignorance de ses capacités réelles et de son intelligence. Ces utopistes ont marqué de leur empreinte l'histoire des derniers siècles. Ils s'appellent Erasme, Comenius, Nicole, Lamy, Locke, Rousseau, Condorcet, Ferrière, Freinet, Piaget et Meirieu.

L'analyse des doctrines proposées par chacun fait apparaître, d'une façon globale, une vision réductrice des potentialités de l'enfant et des lacunes quant à l'application de leurs théories. En résumé, selon les uns ou les autres : insignifiance de l'intelligence, l'école avant la famille, école en vue de la formation du citoyen, l'enfant s'instruit par lui-même et s'auto-éduque, dévalorisation du savoir, refus des croyances et de la religion... Et l'auteur de conclure : « On reconnaît l'utopie pédagogique à ses effets calamiteux : la généralisation de l'ignorance et la paralysie de l'intelligence... Nous devons démasquer le mensonge des pédagogues, et montrer comment, sous les apparences séduisantes, avec des discours hypocrites, ils cachent la haine de l'être et le refus de la connaissance. »

Jean de Viguerie, auteur de nombreux ouvrages sur les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ainsi que sur la période révolutionnaire, prononce un réquisitoire sévère, précis, signalant néanmoins quelques avancées dans ce dédale. Il nous aide à saisir certaines orientations en éducation dans la société actuelle.

Willy Vogelsanger

**Catherine Agthe Diserens**  
**Sexualité et handicaps**

*Entre tout et rien...*

St-Maurice, Saint-Augustin 2013, 224 p.

Catherine Diserens avertit que son dernier livre n'est pas scientifique, mais destiné à un public large qu'elle veut sensibiliser à la sexualité des handicapés. Elle préfère d'ailleurs les appeler « personnes en situation de handicap » pour mieux tenir compte de la diversité des handicaps et du degré de la gêne, variable selon l'activité et l'environnement (culturel, légal, urbanistique).

Grâce à la vivacité de son style, elle réussit à plonger le lecteur dans le monde des handicaps sans l'accabler. Pour commencer, elle expose son parcours professionnel : éducatrice formée en sexologie, elle enseigna aux élèves genevois « la santé sexuelle et reproductive ». Le matériel pédagogique, encore adéquat pour les jeunes souffrant d'un handicap léger, s'avéra inapproprié pour ceux qui vivaient en institution. Il fallut repenser les moyens, remplacer les dessins anatomiques par des mannequins sexués, présenter des serviettes hygiéniques et leur mode d'emploi. Une fois la confiance des pensionnaires gagnée, on pouvait répondre à leurs problèmes individuels.

L'auteure évoque avec émotion plaisirs et déceptions ressentis lors de cet exercice et réussit à impliquer ses lecteurs. Elle rapporte des témoignages troublants des handicapés et de leurs accompagnants. Les parents ont tendance à les considérer comme asexués : à la naissance, ils annoncent plutôt le handicap du bébé que son sexe ; à l'adolescence, ils feignent d'ignorer les signes de la puberté ; par la suite, ils refusent de les créditer de pulsions sexuelles et font obstacle à ce qu'ils rencontrent des personnes du sexe opposé, puisque « de toute façon ils ne vont pas se reproduire ».

Consternée, l'auteure insinue que l'origine de ces préjugés est à chercher dans une « sexualité handicapée » des bien-portants. Prenant le contre-pied, elle soutient qu'au lieu de brimer la sexualité, fonction vitale restée intacte dans le corps malade, il vaudrait mieux en faciliter l'expression. Et de plaider le développement d'une formation sexo-pédagogique visant à mieux aborder ce sujet tabou.

Anna Spillmann

■ Littérature

**Bernard Dutoit**  
**Voiles au vent**

Poèmes

Hennebont, Société des auteurs

et poètes de la francophonie 2012, 200 p.

Nous ne sommes plus à l'époque, et certains le regrettent, où Savonarole voulait interdire une certaine poésie, craignant que Florence ne devienne une autre Sodome. La poésie existe et d'autres s'en félicitent, même si elle semble s'être fort éloignée des modèles homériques, virgiliens, raciniens ou même hugoliens. Si ce silence habité qu'est la poésie n'existait pas, il n'y aurait plus sur terre que de la philosophie (ou du journalisme) qui n'est, à tout prendre, qu'un commentaire, si judicieux soit-il, ou plus pratiquement, un mode d'emploi.

Il y a deux sortes de poésie, comme il y a deux sortes de musique : celle de la nuit et celle du jour. Celle de la nuit qui est celle de Caïn, clandestine, censurée, lue en cachette des maîtres et des professeurs, et celle du jour qui est celle d'Abel. C'est également celle de Bernard Dutoit, dont le dernier recueil intitulé *Voiles au vent* m'a séduit. C'est une poésie traditionnelle, et vive la tradition, faite de vers réguliers et rimés, de six, sept ou huit pieds, distribués en strophes de quatre vers à rimes alternées. Poésie pedestre, poésie de navigateur, poésie d'un homme qui semble être en contact constant avec la nature.

Voici un début de poème caractéristique de la manière et de la sensibilité de l'auteur :  
 « Dans les brumes du doute / Vrilant les certitudes / Une étoile brille sur la route / Que trace la foi à la peau rude. / Plus haut que les rejets / Dont la pointe acérée fait saigner / Une étoile brille en paix / Au cliquotement de la fidélité.

Gérard Joulé

# Habemus papam

*Je téléphone à ma mère. Sûre de sa réponse, je lui demande : « Alors, tu le trouves comment ? » Elle rigole, me dit qu'il lui fait très bonne impression. Un homme simple, humble, allergique aux pompes vaticanes. « C'est comme si un courant d'air frais soufflait sur l'Eglise. J'ai le sentiment d'un grand renouvelé. » Je téléphone à ma fille. Beaucoup moins certaine de sa réponse, je lui pose la même question. Elle se marre, me partage son espoir. Enfin un pape proche des gens, proche des pauvres ! Un bon point pour l'Eglise, donc. « Même si ce n'est pas ça qui va m'y faire retourner, hein ! » J'invite mon fils à dîner. M'attendant à un haussement d'épaules, je m'enquiers de son opinion. Il sourit, m'avoue qu'il le trouve sympa. « Même si l'Eglise m'indiffère totalement ! »*

*Pas de doute, le pape François fait un tabac. Tout le monde en parle. Et tout le monde - ou presque - lui tresse des couronnes. Donc, vous ne m'en vou-*

*dre pas si j'en parle à mon tour; bien que la papauté ne soit pas mon sujet de prédilection. Ni l'Eglise romaine, au surplus, avec laquelle j'ai pris mes distances il y a belle lurette, en raison notamment des scandales pédophiles qui entachent son histoire. Et de la façon qu'elle a de (dé)considérer les femmes. Et des luttes intestines qui agitent la curie, ce panier de crabes que certains n'hésitent pas à surnommer la Curie d'Augias.*

*Autant donc l'avouer tout de suite, c'est avec des sentiments très mitigés que j'ai regardé la fumée blanche tourbillonner au-dessus de la chapelle Sixtine. Puis, quand le cardinal Tauran a annoncé le nom du nouveau pape, je me suis dit : « Zut, encore un Italien ! » Puis, quand j'ai appris l'âge de ce prélat argentin, je me suis dit : « Zut, encore un vieux. » Puis, quand j'ai appris qu'il était jésuite, je me suis dit : « Tiens, ça doit faire plaisir à mes amis de choisir ! Et après, quand il est apparu au balcon, et qu'il a dit « buona sera » aux gens rassemblés sur la place Saint-Pierre, je me suis dit : « Tiens, il paraît humain. »*

*Et encore après, quand il a invité la foule à prier pour lui, et qu'il s'est incliné devant elle, je me suis dit : « Tiens, c'est nouveau, ça. » Et enfin, quand il a parlé de lui en tant qu'évêque de Rome, et non en tant que pape, je me suis dit : « Pas possible, je rêve ou quoi ? » Et alors, comme beaucoup d'autres déçus de l'Eglise, j'ai repris espoir.*

*Ensuite, bien sûr, il y a eu les critiques. Inévitables. Le nouveau pape est conservateur. Il est contre l'avortement et le mariage gay. J'avoue que cela ne m'empêche pas de dormir. Moi aussi, je suis contre l'avortement. Tout le monde est contre. Même les femmes qui ont avorté. Surtout elles ! Quant aux mœurs sexuelles de l'humanité, franchement, je doute que l'Eglise institutionnelle réussisse à les influencer, du moins tant que sa hiérarchie n'aura pas donné le bon exemple...*

*Mais le nouveau pape a également été l'objet d'une autre critique, bien pire à mes yeux, selon laquelle il aurait, en son temps, fricoté avec le régime fasciste du général Videla. Un grief que,*

*sincèrement, j'espère infondé. Mais comment savoir ? Je ne peux m'empêcher de douter. En ce monde d'imposture, où l'on ne cesse de nous faire prendre des vessies pour des lanternes, où il y a du cheval dans les lasagnes au bœuf, de la viande de girafe dans les sticks d'antilope (authentique!) et - suprême sacrilège - du caca dans les gâteaux au chocolat, je me dis que tout est possible, même qu'il y ait du loup dans cet agneau de pape François. Alors ? Alors je prie. Pour lui. Comme il l'a demandé. Nom d'une mitre ! C'est bien la première fois que j'obéis au pape.*

**Gladys Théodoloz**



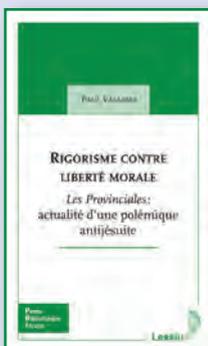
# PETITE BIBLIOTHÈQUE JÉSUITE

La nouvelle collection des éditions Lessius  
*Des livres de poche. Des synthèses originales*



12,00 €

« Les ouvrages qui viennent de paraître dans la nouvelle *Petite Bibliothèque jésuite* satisferont la curiosité des lecteurs en quête d'informations fiables sur les jésuites. » PIERRE EMONET, S.J.



12,00 €

L'auteur prouve que le « laxisme » des casuistes, condamné par Pascal, recouvre en fait une attitude cohérente avec la vie de l'esprit (et de l'Esprit). Quant au rigorisme pascalien, il illustre les impasses d'une lecture rigide du message chrétien. Et le trahit sans doute par là même.

Dès le <sup>xvi</sup>e siècle, les jésuites sont soupçonnés d'exercer un pouvoir d'influence occulte, d'agir dans l'ombre. Au cours du <sup>xix</sup>e siècle, le mythe verse dans le fantasme du complot. Et c'est dans ce contexte qu'apparaît la figure du pape noir, manière de qualifier le général des jésuites, qui cristalliserait en sa personne un pouvoir absolu.



12,00 €